

CHAPITRE IX

LE LOGONE OCCIDENTAL

2-8 juin. — Repos à Fort-Archambault.

J'ai profité de cet arrêt pour laisser séjourner quelques branches cassées sur le sol et rapprocher ensuite leurs aspects successifs de l'heure où je les avais séparées de l'arbre. Je n'ai pas obtenu de résultats susceptibles d'ajouter à la précision, très relative, des données que je possédais déjà. D'ailleurs, pour formuler des règles uniformément applicables, il faudrait tenir compte de l'humidité ou de la sécheresse du lieu, de la rosée du matin, qui ne se produit pas toujours avec la même abondance. Ce n'est généralement pas d'après un indice unique qu'on doit chercher à se faire une opinion exacte, mais d'après la concordance des témoignages fournis par plusieurs indices différents.

9 juin. — Je me dirige, par Koumra, sur Doba et Moundou. Doba est sur la Penndé ou Logone oriental, Moundou sur le Logone occidental. C'est, m'a-t-on dit, un pays exceptionnel au point de vue des éléphants.

Je viens d'arriver au premier campement de la route. Je suis parti tard, et j'y passerai la nuit.

Je n'ai plus ni Mohammed ni Kaimaré, ni Hassan. J'ai repris mon ancien serviteur Somali, que j'ai retrouvé ces jours-ci. J'ai engagé un boy du nom de Genjé, qui sait, au besoin, faire la cuisine. L'administrateur du poste a eu l'amabilité de me prêter un excellent interprète, Bembatou, car personne de mes hommes ne connaît le dialecte de la contrée dans laquelle je me rends. Ce personnel se complète de deux nouveaux miliciens.

La femme d'un de ces derniers procède, en ce moment, devant la case que j'ai concédée à son seigneur et maître, à une opération qui m'intrigue. Elle a ôté de ses bagages — qu'elle porte, en route, sur la tête, dans une grande cuvette de fer, — une bouteille pleine d'une matière jaunâtre, et un bol émaillé qu'une pâte d'un vilain brun remplit à moitié. De la bouteille, elle extrait, à l'aide de deux longues pailles, un peu du mystérieux ingrédient qu'elle renferme. Elle opère maintenant un mélange savant entre ce prélèvement et quelques pincées de la pâte brune. Elle finit par s'en froter le corps. Une odeur aromatique, qui vient jusqu'à moi, se dégage au cours de l'opération.

Ce sont des soins de beauté.

Puis, elle enfonce une tige de fer évidée dans une corne creuse de jeune bubale, qui fait aussi partie de son nécessaire de toilette, retire la tige, se l'insère entre les paupières en crispant vigoureusement celles-ci, et la tire de manière à laisser sur ses cils et sur le bord de ses yeux une trace de kohl, bien visible malgré le ton foncé de sa peau. Cette opération s'accompagne d'une torsion de la bouche qui trahit l'effort de sa volonté. Mais la mode a ses exigences.

La tige de fer reprend ensuite sa place dans un sac de cuir, parmi les objets les plus divers, cependant qu'un bouchon de petites plumes d'autruche noires emprisonne à nouveau dans la corne le précieux produit.

Cette élégante a nom Fadmé.

10, 11 et 12 juin. — Deux étapes banales, et Koumra, qui n'a rien de bien intéressant non plus, mais c'est un gros village, avec un chef un peu plus important que ceux que je rencontre chaque jour. Il y a là un poste, en ce moment inoccupé. Une troupe d'environ deux cents indigènes vient à ma rencontre, et un orchestre de tam-tams et de clarinettes me berce de son harmonie jusqu'à l'arrivée. A peu près assourdi, je répons au compliment du chef, puis je m'installe sommairement. Soirée peu agréable. Ahmed s'est abominablement grisé et me fait un dîner que je ne puis manger, quoique je ne sois pas très difficile. Il a pris un aide à Fort-Archambault et s'en repose entièrement sur lui, sans vouloir que Genjé, qui pourrait le suppléer au besoin, s'en mêle. Je fais enfermer le coupable, pour la nuit, dans un bâtiment du poste affecté

aux prisonniers, et je congédie son aide, ce qui l'obligera à faire lui-même son service désormais.

Nous sommes maintenant en pleine saison des pluies. J'ai un imperméable, mais, comme tous ceux que j'ai emportés aux colonies jusqu'ici, il s'est mis, au bout de quelques mois, à prendre l'eau comme du papier buvard. Le temps est volontiers lourd et orageux en cette saison, de sorte que j'ai presque constamment très chaud, et les tornades s'accompagnent d'un abaissement de température très brusque et très sensible ; je crains, à recevoir des douches trop fréquentes dans ces conditions, d'être incommodé, d'autant plus qu'il me faut ensuite garder sur moi des vêtements mouillés jusqu'à l'étape, et j'essaie de faire perfectionner mon vêtement. On va le doubler extérieurement, sur le dos, de peaux de filali. Je m'en procure trois. Je ne puis malheureusement en avoir que deux jaunes et une rouge, et le résultat final est vraiment un peu voyant. Mais le graissage que je leur fais subir atténue le contraste de leurs couleurs, et je finis, non sans quelque bonne volonté, par trouver mon costume très comme il faut. Mes gens sont de cet avis et l'admirent beaucoup.

13 juin. — Nous partons vers trois heures. La route, à peu près droite, est large, sablée, envahie en partie par l'herbe nouvelle. De chaque côté, sous l'influence des pluies, une végétation sombre et monotone, mais de peu d'élévation, tend à prendre à la fois de l'épaisseur et de l'ampleur ; c'est une transition entre la savane et la forêt. Nous sommes baignés d'une odeur de terre riche, de plantes humides et chauffées, où se mêlent de temps à autre de vagues relents de pourriture ou de pénétrants parfums de fleurs. Somali relève les empreintes d'un buffle, passé hier ; il n'y a pas encore d'éléphants ici, les villages sont trop nombreux.

14-18 juin. — Je continue ma route et j'arrive le 15 à Doba. C'est un poste, mais les environs sont à peu près insoumis.

Mon premier soin est de me renseigner sur le gibier. Il faut, me dit-on, pousser jusqu'à Moundou, à soixante-quinze kilomètres plus loin. Les éléphants y sont très nombreux. Seulement on m'avertit qu'il est possible de les blesser, non de les tuer. Ils possèdent un pouvoir spécial qui met obstacle à ce que leurs blessures deviennent mor-

telles. C'est fort heureux pour eux, mais ennuyeux pour un chasseur.
Arrêt de trois jours à Doba.

19 juin. — Départ pour Moundou. Traversé la Penndé. Couché à Dungabo.

20 juin. — Dépassé dans l'après-midi Mbikou, dont les gens se sont fait remarquer dernièrement par un acte de rébellion armée. Le village semble absolument désert. Seuls, deux hommes, d'ailleurs à moitié gris, viennent nous montrer la piste qu'il faut prendre. Je gagne le village suivant, Baguere, où j'arrive vers quatre heures et demie, et où je m'installe dans la case misérable qui sert de campement, cependant qu'une tornade s'amoncelle en nuages ardoisés. Un indigène se présente, puis un autre. Le chef est absent. Mais on va apporter de l'eau et des vivres pour les porteurs. En attendant, on me présente un poulet et des œufs. Cela s'annonce assez bien.

A six heures toutefois, pas d'eau encore. Je dis à Bembatou, mon interprète, qu'il serait préférable d'envoyer les porteurs en chercher eux-mêmes. Il me répond qu'il se tient au courant, et que le capitat du chef est parti, avec trois hommes, dans ce but. C'est loin, voilà tout.

L'orage commence à gronder. La nuit tombe sur notre attente. J'entre dans ma petite case pour dîner. Bembatou vient me rendre compte qu'il est retourné au village, l'eau tardant toujours, et les porteurs ayant soif. Il a trouvé, dans la case du capitat, plusieurs indigènes qui l'ont invité grossièrement à quitter la place et l'ont menacé de leurs sagaies. Je dis à l'un de mes deux miliciens d'y aller à son tour. Le milicien me répond qu'il a peur. Je n'insiste pas. L'intervention d'un poltron n'avancera pas les choses.

Mais la question de l'eau domine les autres. Il faut que mes gens boivent. Quoique peu tenté par une promenade nocturne, — il n'y a pas de lune — à travers ce dédale de cases dont chacune abrite un ou plusieurs individus mal intentionnés, je me décide à y aller moi-même, en regrettant de ne l'avoir pas fait plus tôt : ce sera peu pratique à cette heure.

Je tire de ma cantine un petit pistolet et je le mets dans ma poche. Les deux gardes prennent leur fusil. Somali, Paki, Ahmed, le capitat

des porteurs, spontanément, se joignent à eux. On a allumé une torche. Je la fais éteindre. Il est inutile de nous signaler par sa lumière à des gens qui auraient sur nous l'avantage de voir sans être vus. D'ailleurs les éclairs se succèdent à des intervalles si rapprochés que nous suivons sans peine, entre les tiges du mil déjà haut, l'étroit sentier qui va nous conduire au groupe de cases le plus proche.

Nous en franchissons la petite enceinte et nous voici dans la place. Il s'agit maintenant d'avoir de l'eau, tout en évitant les incidents.

Des voix irritées s'élèvent, mais nul champion ne se présente. Pas d'eau dans la cour, mais dans une des cases, une immensealebasse en est pleine. Je la fais prendre. Aucune résistance. C'est un premier succès. Pour éviter l'énervement des gens, et faire connaître en même temps ma présence, je parle d'un ton très mesuré, — le calme de la voix exerce une influence sur les nerfs — et je plaisante par moments, compris ou non.

Deuxième groupe de cases. Là, le capitat du chef, revenu comme par enchantement, nous rejoint. Même opération. Maintenant, il nous guide lui-même vers un troisième groupe d'où sort, à notre approche, un homme menaçant ; ma vue le calme ; l'Européen a toujours plus ou moins de prestige ; et notre provision s'accroît encore. Nous avons finalement rallumé notre torche, car aucune difficulté sérieuse ne s'annonce. Dès que j'ai assez d'eau, nous regagnons le campement. Quant aux vivres, il n'en est plus question. Tout le monde, du reste, a mangé à midi, et nous pouvons à la rigueur nous en passer.

21 juin. — Ce matin, le chef lui-même me rend visite. Je lui dis ce qui s'est produit, et je l'avertis qu'à la longue, une pareille attitude lassera la patience des blancs ; je lui précise ce que cela veut dire, en exagérant même un peu. Il est troublé. S'il avait été là, me dit-il, j'aurais eu tout ce que je désirais. Mais il s'était absenté ; et tout le village était ivre. De son discours, cette fin seule est vraie. Nous partons.

Plus loin, accueil empressé. J'arrive le soir au bord du Logone occidental, c'est-à-dire, pour parler plus exactement, de la branche occidentale du Logone, d'où j'aperçois, sur l'autre rive, quelques cases basses couvertes de chaume dans une grande plaine verte : le poste de Moundou. Une demi-heure après, j'y suis reçu par l'adjutant-chef qui

l'occupe. J'apprends la présence, dans le voisinage, d'un chasseur professionnel d'éléphants, M. R..., qui d'ailleurs va partir.

La perception de l'impôt, me dit l'adjudant-chef, a donné lieu à quelques incidents dans la contrée. Mais il n'y a pas de méchanceté chez ces gens. Ce sont des sauvages sans aucun dressage. Beaucoup de diplomatie, une certaine fermeté, au besoin quelques démonstrations qui devront, autant que possible, demeurer pacifiques, suffiront à les amener à composition. Je suis absolument de son avis.

Il me signale l'existence de deux grands troupeaux d'éléphants, qui font le va-et-vient dans une région peu étendue autour du poste. Normalement, il doit exister un troisième troupeau au Sud-Est, près de Goré. Le rhinocéros n'est représenté que par un vieux couple qui se tient de l'autre côté du fleuve. Plus à l'Ouest, il n'y en a pas.

Deux hommes partent reconnaître, au point de vue du gibier, la partie de pays qui s'étend entre Moundou et Tabila, c'est-à-dire le côté opposé à celui où se tient en ce moment M. R...

22 juin. — Le rapport des deux hommes envoyés hier est négatif. Un renseignement qu'on me donne m'oriente vers Konchassa. Je me mets en route à deux heures, muni de deux jours de vivres pour n'être pas à la merci des villages, et accompagné d'un troisième garde qui assurera au besoin la liaison avec Moundou en vue de mon ravitaillement. La contrée, dans cette direction, est très bien disposée.

Nous traversons Tabila, ancien poste allemand, où sévit cruellement la maladie du sommeil, et Koubo, et nous couchons à Konchassa, où je suis fort bien accueilli. Vu quelques cobs, une piste de lion, une piste de panthère peu anciennes. Près du village, les indigènes ont établi un long barrage de branchages coupé de place en place par d'étroits couloirs de pieux alignés ; au-dessus de chacune de ces percées est un tronc d'arbre, que doit faire retomber toute tentative de passage. Ce sont des pièges du système que j'ai déjà vu — destinés ici aux petites antilopes.

Soirée froide et très humide.

24 juin. — Rapport négatif des gens qui hier, dès mon arrivée, étaient partis ou avaient feint de partir à la recherche des éléphants.

Bembatou vient alors me faire une communication. La chasse présente ici des difficultés d'un ordre particulier. Il y a aux environs trois hommes dont la bouche est mauvaise. Le père du chef de Konchassa est l'un d'eux. Ils sont, chacun pour son pays, les maîtres de la terre. Il convient que je leur fasse un modeste cadeau, — ce sera, en la circonstance, un pain de sel ; ils procéderont alors à une opération dont ils ont le secret, et qui lèvera tout obstacle.

Ahmed et Somali, qui ont écouté, sont absolument de cet avis, et me le disent, sans d'ailleurs, que je le leur aie demandé. Je ne puis dès lors que m'y ranger moi-même.

Bientôt après, les trois hommes sont là ; on est allé les chercher. Chacun d'eux tient à la main unealebasse où se trouve un peu d'un liquide qu'on vient de préparer dans une case. Ils s'accroupissent, rangés devant moi. Je leur fais remettre leurs présents. Alors, des restes d'un feu de la veille, ils tirent trois petits morceaux de charbon de bois et en mettent un dans chaque récipient. Le premier, le père du chef prononce quelques phrases : après quoi, il retire le morceau de charbon, le jette, et répand sur le sol le liquide dans lequel il a baigné. Son voisin, un autre vieillard, prend la parole à son tour. Il déracine avec soin deux brins d'herbe. Il les ajoute dans saalebasse et il verse, comme l'autre, le contenu de celle-ci devant lui. Le troisième l'imité, à part l'herbe. Je vois, quelques minutes plus tard, deux indigènes se mettre en route pour chercher les éléphants. Ceux d'hier n'avaient probablement rien fait. Ici, la patience est la première condition du succès.

Vers trois heures, les deux indigènes reviennent. Un énorme troupeau est rassemblé, paraît-il, à cinq heures de marche vers le Sud. Nous partirons demain matin avant le jour.

Je rappelle à Paki mes instructions. Néanmoins, comme c'est la première fois que je vais aborder une masse aussi considérable, je lui dis que je lui laisse provisoirement un peu de latitude, et je l'autorise à tirer chaque fois qu'un animal paraîtra menacer sa sécurité ou la mienne, soit par des démonstrations belliqueuses, soit simplement par la direction qu'il suivra ; tout en continuant de s'abstenir autant que possible de prendre pour objectif un animal non encore atteint. Lorsque j'aurai, une fois, vu par moi-même comment se présente une chasse de ce genre, je ramènerai son rôle à la normale.

CHAPITRE X

DE LAÏ-BÉHAGLE A KORBOL ET A KAMMATA

12 juillet-1^{er} août. — Le pays que je dois traverser pour me rendre à Korbol est, jusqu'au Chari, et un peu au delà, absolument plat. Les inondations annuelles commencent. Dès le second jour, il y environ 0 m. 30 d'eau sur un bon tiers de la route. La marche reste toutefois facile, car le sol est uni et peu glissant. Vu le 12 un hippotrague, des bubales, dont je fais tuer l'un par Paki pour nous approvisionner en viande, et une gazelle ; le 14 une outarde, une gazelle et une autruche, peu farouche et apprivoisée sans doute. Le 15, un peu avant de traverser le Ba Ili — 80 mètres, l'eau ne monte pas aux épaules, — une trace de girafe ancienne.

Population peu sympathique.

Le 16, je m'arrête à Allochat, sur des renseignements d'après lesquels il y aurait un troupeau d'éléphants de ce côté. Un homme en a tué un ces jours-ci, à 25 kilomètres du village. Il est monté sur un arbre, avec une sagaie qu'on me montre, dont le fer a 0 m. 05 de large sur 0 m. 30 de long. Un autre a rabattu vers lui les éléphants. Le cri de ou-ou-ou suffit, paraît-il, à les mettre en fuite, et avec un peu d'habileté, on arrive à les orienter dans telle ou telle direction. Cela m'a déjà été dit à Doba. Quand ils sont passés sous l'arbre, l'homme a lancé sa sagaie, en se tenant de la main gauche à une branche. Il a touché un grand mâle aux reins. Celui-ci a fait cent mètres et est tombé. Telle est sa version. Je sais toutefois qu'on emploie souvent un dispositif fait d'une sagaie semblable à la sienne, et qu'alourdit un gros billot de bois. Libérée lorsque l'éléphant passe sous elle, elle tombe et le blesse profondé-

ment, grâce à son poids. Je serais plutôt enclin à croire que c'est le moyen dont il s'est servi ; la chasse au piège étant interdite, on me l'aura caché. Il est d'ailleurs en faute de toute manière, car il n'a pas de permis, mais le braconnage se pratique, en Afrique Equatoriale française, sur une grande échelle. Finalement, on ne retrouve pas le troupeau, ou du moins, on m'assure qu'on ne l'a pas retrouvé, et peu désireux de m'arrêter davantage, je reprends ma route.

Arrivé le 18 au poste de Bousso, où résident, dans une case misérable, un administrateur et sa charmante jeune femme. Il y a la fièvre récurrente au village indigène, et les décès sont assez nombreux chaque jour. Le 21, je suis à Miltou, le 22 à Damtar, sur le bord du Chari. Waterbucks, gazelles, traces nombreuses de panthères de la veille et de l'avant-veille, d'hippopotames aussi. Le pied de celui-ci se rapproche beaucoup de celui du rhinocéros, mais il présente des découpures plus accentuées, et, quand l'empreinte est relativement nette, on constate que la saillie antérieure est formée par deux ongles au lieu d'un. Nous passons le fleuve pour coucher à Goré. Paki tue un phacochère.

La nuit, violente tornade. Le tonnerre tombe, quatre fois, à deux cents mètres environ de ma case, chaque fois vers un point cardinal différent. Je songe aux réglages d'artillerie et je me demande où portera le cinquième coup, mais tout s'en tient là. Deux lions se font entendre, très loin.

Le 23, après deux heures de marche dans l'eau, j'aperçois Korbol ; le chef, auquel on donne le titre d'Alifa et dont le nom est Oueydou, a construit, sur une roche élevée, un joli campement qui domine toute la plaine, ses arbres dispersés et sa vaste mare.

Pas d'éléphants dans le voisinage. L'Alifa est renseigné sur ce point. Il est autorisé à faire chasser pour augmenter ses revenus, et il entretient à cet effet une troupe d'hommes bien armés qui dépeuplent consciencieusement la région de tout son gros gibier (1).

(1) Je reproduis ici les indications d'Oueydou sur le régime qu'il convient de faire suivre aux jeunes éléphants capturés. Je lui ai parlé de la mort de Bindo, et il m'a, à cette occasion, communiqué les résultats de son expérience personnelle.

Piler des arachides, les malaxer dans l'eau, presser, puis séparer le liquide, qui sera seul utilisé. On mélangera un peu de lait à celui-ci (les premiers temps, on peut donner aussi du lait séparément) et ce mélange, au début, fera le fond de



Buffle et indigènes Bouas



Panthère tuée près de la mare de Serebo



Près de la mare de Serebo



En face d'Hellehongo



Le Chari à Fort Archambault



Nid de Gali



Je suis reparti le 25, avec un guide qu'il m'avait donné. Mais, malgré la présence de celui-ci, j'ai trouvé peu de bonne volonté chez les populations. A Tiim, le 26, j'apprends que quelques éléphants, qui étaient là peu de temps avant, sont partis, des Arabes les ayant poursuivis. D'après la direction qu'ils auraient prise, je dois couper leur piste en allant à Coy. Je vais donc à Coy — sans rencontrer d'empreintes. Là, on m'assure qu'on ne sait rien d'eux. Une heure après, j'ai la preuve du contraire : Paki découvre dans une case de la viande toute fraîche dont l'aspect ne peut tromper. Sans dire qu'il l'a vue, il vient aussitôt m'avertir.

Je fais appeler le propriétaire, et je le questionne, comme si je n'étais pas au courant. Il m'assure qu'il n'y a pas eu, depuis longtemps,

l'alimentation. Il sera ingurgité à l'animal, à l'aide d'une peau de bouc ou d'un biberon, à raison des quantités suivantes : le matin, de bonne heure, environ quatre bouteilles ; à midi, deux ; à deux heures, quatre ; à six heures du soir, deux.

La quantité du lait mélangé au liquide et absorbée ainsi ne devra pas dépasser deux litres par jour.

On ajoutera, tous les trois ou quatre jours, une pincée de natron.

On placera chaque jour près de l'animal des morceaux bien lavés, et écrasés pour remplacer la mastication préalable de la mère, d'une racine dont le nom est *bignia* (dialecte boua) et *bogom* (en arabe) et des feuilles fraîches, en observant les préférences qu'il manifestera lorsqu'il commencera à les manger. L'éléphant mange à peu près toutes les feuilles, sauf l'*amdiyoud* (en arabe), dont le rhinocéros, au contraire, est friand. Il aime particulièrement les feuilles et les fruits de l'espèce appelée *gel* (en boua) ou *amgawi* (en arabe).

A mesure qu'il commencera de manger des feuilles, réduire la ration liquide. Lorsqu'il recherchera plus volontiers les éléments solides, on pourra lui donner des arachides non pilées, de l'*acidé* (mets indigène), avec, toujours, une pincée de natron de temps à autre ; on le conduira le matin jusqu'à dix heures et l'après-midi, à partir de trois heures et demie, manger dans la brousse ; aux heures chaudes, durant son repos, on laissera près de lui des feuilles fraîches.

Lui construire une case fraîche, ou mieux encore une zériba dans un endroit bien ombragé. Il importe qu'il ait toujours près de lui de l'eau en abondance pour boire, s'asperger et se baigner les pieds.

Le critérium de sa santé est son crottin : un ou deux marrons chaque fois, assez fermes.

Ne pas l'attraper par la trompe, ne pas lui tirer les oreilles en les ramenant en avant. Pour le maîtriser, on le prendra doucement par le cou ou par les oreilles, en les tirant en arrière, ou bien on le poussera.

le moindre éléphant aux environs. J'accueille son impudent mensonge comme il convient, et j'apprends bientôt que l'animal a été tué à Gem, tout près d'ici. Deux heures plus tard, l'homme que j'y ai envoyé en reconnaissance me fait son rapport. Il y a, à Gem, des traces datant de deux jours.

Nous avons cessé aussitôt de marcher Nord-Est, et nous nous sommes orientés vers le Sud-Est.

Le 28, on est venu me réveiller au milieu de la nuit. Paki, en dormant, avait posé la main sur un petit scorpion, sept à huit centimètres tout au plus, et présentait des symptômes alarmants. Le doigt, siège de la piqûre, était à peine enflé, mais la main était couverte de sueur, le bras tout entier douloureux, les ganglions de l'aisselle pris, la respiration difficile. Je lui ai fait une piqûre de sérum antivenimeux AN de l'Institut Pasteur dont l'effet a été miraculeux. En moins d'une minute, ces phénomènes se sont atténués, et le matin il n'avait plus qu'une petite tumeur au doigt.

Le temps est couvert et frais. Les pluies sont presque quotidiennes, mais les orages violents assez rares : soleil et chaleur cessent d'intervenir parmi les facteurs pénibles du climat. Il y a beaucoup de moustiques et je me couche à la chute du jour pour leur échapper. D'ailleurs, je n'ai plus qu'une bougie, et je la conserve précieusement. On m'éclaire, le matin, lorsque je me lève, avec des torches de paille.

Arrivé le 30 à Toundou.

Ces déplacements, ici surtout, où le pays est d'une grande monotonie, et les populations absolument dépourvues d'esthétique, de pittoresque et d'intérêt, sont terriblement insipides. Occuper chaque matinée à marcher à travers une contrée plate, couverte d'une végétation à peu près uniforme, arriver vers midi à un village où l'on trouve en tout et pour tout cinq ou six hommes et autant de femmes âgées et stupides, — apprendre neuf fois sur dix que le gibier cherché n'est pas là, passer l'après-midi dans une case misérable, où rien ne m'oblige à rester, mais dont rien ne m'engage à sortir, y attendre le soir sans occupation ni lecture, telle est mon existence actuelle. Différente est la chasse à l'éléphant lorsqu'on se fixe dans une région en s'attachant à un ou deux troupeaux connus — c'est au surplus le procédé normal. Mais je ne puis l'adopter, car je suis tenu à une diversité d'observations aussi grande que possible.

La faune locale est d'ailleurs nombreuse et variée, à l'exception de la seule espèce dont j'ai fait en ce moment mon principal objectif. Nous avons entendu, ce matin, de très loin, un lion, vu, de loin, aussi, des girafes qui nous ont aussitôt sentis et ont pris la fuite, deux gazelles, et relevé, sur le sentier même, des empreintes de buffles, de rhinocéros, de cynocéphales et de bubales : rien toutefois d'assez récent parmi les pistes rencontrées.

A Toundou, j'ai demandé au chef, selon l'habitude que j'ai prise depuis que s'est déclarée la fièvre récurrente, pour éviter autant que possible de m'attarder dans les endroits contaminés, s'il mourait en ce moment beaucoup de gens au village. « A Bousso, lui dis-je, il en meurt beaucoup ; aussi n'y suis-je pas resté. »

— « Oui, oui, c'est la même chose ici », me répond-il : et il me précise spontanément qu'il y a six jours, trois jeunes filles se sont endormies et ont expiré presque aussitôt, sans même avoir été malades.

Cela m'étonne un peu. Je ne vois pas trop à quoi cela peut correspondre. Mais je ne puis obtenir d'autres détails. Quant aux localités des environs, l'état sanitaire, selon lui, y est excellent.

Cette histoire me semble finalement d'autant plus suspecte qu'une femme que j'ai questionnée auparavant ne m'en a pas soufflé mot. Paki connaît une famille de l'endroit. Je l'envoie aux renseignements.

Il revient bientôt. « C'est faux, me dit-il. Il est mort une femme il y a un mois, à la suite d'une longue maladie, c'est tout. »

Je rappelle le chef et je lui demande s'il s'est moqué de moi. Il m'affirme qu'il m'a dit la vérité. Je répète ma question, et je l'avertis que je saurai le punir s'il ment. Il persiste, avec assurance. Je l'invite à me conduire aux cases où sont mortes les jeunes filles. Il me mène à la première sans hésiter. Je lui dis de se taire, et je questionne les voisins. Il n'y a jamais eu de jeune fille dans cette case. Nous allons à la seconde. On me fait une réponse identique. Il renonce alors à trouver la troisième. Il a inventé cette fable pour que je m'en aille, simplement. Je le confie à mon garde, qui va lui expliquer ses torts de manière que les inconvénients de sa conduite ne puissent échapper à sa compréhension.

Je suis toujours à Toundou le lendemain. J'attends le retour d'un homme que j'ai envoyé aux renseignements, afin de savoir quelle direction je dois prendre. « Il ne reviendra pas avant midi, me dit Somali,

parce qu'il y a beaucoup de rhinocéros par ici et qu'il ne se mettra en route qu'au jour. » J'ai déjà remarqué plusieurs fois la crainte que le rhinocéros inspire aux indigènes, la nuit surtout. Le buffle et l'éléphant sont, eux aussi, plus à redouter en ce cas. Mais le rhinocéros devient, paraît-il, particulièrement agressif. Somali me dit aussi que le feu, au lieu de l'éloigner comme presque tous les autres animaux, l'attire. On m'avait déjà signalé cette particularité.

Tué dans la paille du toit de ma case un admirable serpent d'un vert de jeune feuille, long de plus d'un mètre, extrêmement mince.

Départ à deux heures pour Kolo. L'homme est revenu. Rien de précis ; toutefois, c'est de ce côté que nous avons le plus de chances. Je vais me décider, devant la constante absence des éléphants, à modifier mon programme et à chasser ce que je trouverai. Les herbes, malheureusement, sont hautes ; elles font à la terre une chevelure dans laquelle le plus sûr de nos sens, la vue, ne nous rend que peu de services, au lieu que les animaux disposent toujours de leur ouïe et de leur odorat ; ceux qui ne sont pas de très grande taille, comme l'éléphant et la girafe, deviennent extrêmement difficiles à approcher en cette saison. Mais je tiens, pour m'assurer une expérience plus complète, à éprouver par moi-même les inconvénients et les possibilités de celle-ci.

En route, des traces de girafes et de buffles, relativement anciennes ; de deux lions et d'une panthère, de trois jours. Un peu plus loin, deux lions ont traversé le sentier, la nuit même, en traînant une proie volumineuse. Normalement, il est impossible de chasser ce fauve en ce moment, à cause des herbes dont je viens de parler. Mais certaines circonstances, et celle-ci est du nombre, peuvent simplifier la situation. Un homme de Kolo arrive justement et nous renseigne. C'est un hippotrague qu'ils ont pris ; les gens du village, ce matin, en passant pour aller aux champs, les ont surpris, déjà repus, près des restes de leur proie ; les deux carnassiers se sont enfuis. C'est fâcheux. S'ils n'avaient pas été dérangés, nous les aurions trouvés certainement.

Nous suivons malgré tout leur voie quelques instants. Ils se sont couchés près de leur antilope, puis se sont éloignés en courant. La lueur d'espoir qui déjà naissait en moi s'éteint définitivement. La végétation les protège maintenant contre toute surprise de notre fait.

On m'assure que les hyènes parviennent quelquefois à déposséder

les lions de leurs captures. Pendant que l'une d'elles les attire à quelque distance par une démonstration quelconque, un autre vient et urine sur la bête dont ils se sont momentanément écartés, et l'odeur de cette urine leur inspire une telle répugnance qu'elle les détermine à l'abandonner : légende peut-être.

Il m'est indifférent de perdre un jour, et devant l'abondance de gibier que je constate, je décide de m'arrêter un peu, à tout hasard, à Kolo.

Nous nous mettons en chasse de bonne heure le lendemain matin. Mais tout ce que nous voyons date de l'avant-veille. Nous sommes en retard de quarante-huit heures sur la chance. Nous rentrons sans avoir rien trouvé d'intéressant.

Les Saras aiment décidément à se défigurer. Ceux d'ici, des Saras Kabas, n'ont pas de soundous comme les Saras Doundjios, mais ils ont les dents de devant tellement limées latéralement qu'elles forment une sorte de peigne aux pointes très séparées les unes des autres. Ils sont en outre d'une nauséabonde malpropreté. Quant à leur hospitalité, j'ai demandé hier soir des œufs au chef. Il m'a répondu qu'il n'y en avait pas. Mon cuisinier est venu me dire peu après que c'était certainement un mensonge, et qu'il avait voulu aller voir dans les cases, mais que ledit chef l'en avait empêché.

J'ai dit à mon garde de chercher. Il en a trouvé six en quelques instants. J'ai puni le menteur, et j'ai, à partir de ce moment, rencontré toutes les complaisances.

J'appelle Paki dans la soirée pour décider ce que nous ferons demain. Il vient, je ne sais pourquoi, de raser sa moustache et sa petite barbe grise. Il a l'air d'une vieille femme de mauvaise humeur. Je feins de ne pas le reconnaître. « C'est le fils de Paki », dis-je. Il est enchanté de ce succès.

« S'il pleuvait cette nuit, m'explique-t-il, nous aurions des chances d'entendre des lions et nous saurions de quel côté nous diriger ; peut-être pourrions-nous alors les trouver à un endroit où les herbes soient moins hautes ou plus claires. Mais nulle tornade ne s'annonce. » Je lui demande si les lions ne crient que lorsqu'il pleut. « Non, me dit-il. Ils crient aussi quand ils ont mangé ; aussi, quand ils chassent. En ce cas, l'un des deux, car ils vont le plus souvent par couple, ou plus nombreux,

suit le gibier et le pousse devant lui. L'autre décrit un grand circuit, et quand les antilopes, préoccupées seulement de celui qu'elles entendent derrière elles, passent à sa portée, il se jette sur elles. » Cela me paraît bien savant. Je le relate néanmoins, parce que, dans deux régions déjà, on m'a donné cette version.

2 août. — Il n'a pas plu la nuit, et nous n'avons rien entendu. Je pars pour Kéléé. J'ai pris à Kolo des vivres pour mes porteurs, car c'est, paraît-il, un village minuscule. Nous n'avons pas fait un kilomètre que nous mettons en fuite une petite troupe de girafes, qui se tenait à peu de distance du sentier. Nous les suivons, et après un quart d'heure à peine, je puis en tirer une d'assez loin, mais dans de bonnes conditions de visibilité. Elle fait cent mètres et tombe. Lorsque j'arrive tout près d'elle, elle se relève et me fait face. On m'avertit de l'abattre sans attendre. C'est en général un animal tout à fait inoffensif ; mais, en pareil cas, il arrive qu'elle se défende soit à coups de pied, soit en frappant de sa tête comme d'une masse, et sa force est considérable.

Mis en train, je décide de continuer à chasser pendant que mes hommes vont la défaire avec l'aide des gens du village. Presque tout de suite des traces de buffle. Il semble au premier abord qu'elles soient très récentes, car le fond de l'empreinte, beaucoup plus foncé que le reste, paraît encore humide. Mais ce n'est que la couleur naturelle de la terre, que recouvre par ailleurs une légère couche de sable clair, et elles se révèlent, à l'examen, sans intérêt.

Voici maintenant une autre voie de girafes, du matin. Les jeunes herbes couchées et brisées par les pieds des animaux, — ils sont trois — ont conservé à la fois leur mollesse et leur fraîcheur de coloris ; il y a, par endroits, sur elles, des grains de terre laissés par le pied qui les a foulées, et cette terre n'est sèche nulle part. Celles-là nous donnent, inutilement, la peine que normalement nous aurions dû prendre pour les autres. Nous les découvrons au bout d'une demi-heure environ, mais elles nous ont vus les premières et déjà s'enfuient. Un peu plus tard, nous croyons les surprendre. On aperçoit, à deux cents mètres, se dessinant à travers des feuilles, une haute forme brune, — il y a des girafes très claires et il y en a de très foncées. En réalité elle nous regarde, et elle s'ébranle comme je tire. Je ne puis savoir si je l'ai touchée.

Nous les rejoignons encore, et les choses se passent encore de la même façon.

Je rentre au village, où je vais coucher à nouveau ce soir, et je fais distribuer la venaison, partie aux habitants et partie à mes gens.

3 août. — Comme nous sommes en route pour Kéléé, distant d'environ quinze kilomètres, notre attention est attirée à mi-chemin par les traces fraîches d'un gros troupeau de buffles. Nous prenons immédiatement sa voie ; le terrain, justement, est excellent : des herbes fines et peu serrées, ne dépassant nulle part un mètre, et ne gênant ni la vue ni la marche ; et, de toutes parts, des arbres isolés ou de petites touffes de broussailles : l'idéal. Vingt minutes nous suffisent pour rejoindre les derniers animaux. Je distingue fort bien deux buffles roux et sept ou huit buffles bruns, plus gros, qui paissent tranquillement. Le reste, plus en avant sans doute, est invisible.

Nous nous mettons en devoir de les approcher. Près de cent mètres nous en séparent encore, quand l'un d'eux se présente exactement de profil. Je tire. Il tombe, se relève aussitôt, mais reste sur place, cependant que les autres s'éloignent au petit trot. J'ai été si peu heureux depuis quelque temps que je préfère une certitude à deux probabilités, et que je réserve mes projectiles au blessé. Il retombe définitivement au quatrième. C'est un mâle, brun.

Nous suivons les autres un quart d'heure, mais ils continuent à courir, et nous revenons. J'ai essayé de couper la pointe de mes balles. Il semblerait que leur pénétration n'en ait pas été diminuée. Elles sont toutes arrivées dans la région de l'épaule et ont toutes traversé de part en part. Je constate à cette occasion l'étendue de la zone vulnérable correspondant à cette partie du corps. L'une d'elles, placée si haut qu'une vingtaine de centimètres seulement sépare le trou d'entrée et le trou de sortie du garrot, a encore trouvé le poumon, comme en témoigne la mousse de petites bulles rosées qui s'échappe.

A Kéléé, — quelques cases dans les arbres — le chef et trois hommes. Je me suis fait précéder de deux de mes gens qui hier ont reconnu le pays. Toujours pas d'éléphants. Où peuvent-ils être ? Les Arabes, qui les traquent partout, déconcertent toutes les prévisions, en les obligeant à se déplacer constamment. Puisqu'ils ne sont ni à l'Est, ni à

l'Ouest, nous allons tenter de les rencontrer vers le Nord en suivant leur terrain de parcours, que nous connaissons.

J'apprends l'après-midi que le Fezzanais de Fort-Archambault, que j'avais déjà croisé, il y a quelques mois, vient de passer par ici, venant du pays Fagnan, — c'est au Nord justement, — et que des Arabes y sont.

Essayons quand même. Peut-être nous les rabattront-ils.

Les gens de Kéléé, au contraire des précédents, font de leur mieux pour me satisfaire. Mais ils ne m'apportent aucun élément nouveau.

4-25 août. — Nous sommes ensuite allés à Kandégué et à Bouré. J'ai poussé, de là, jusqu'à Limeli, une vaste roche en dôme, presque nue. Toujours rien. Puis c'est Koli, trois cases noyées dans le mil, au pied d'une autre roche élevée. Non loin de celle-ci, nous mettons en fuite une petite troupe de cinq girafes, mais elles sont parties sous le vent, et je ne les poursuis pas.

Le 7 août, couché à Kouni, vu de nouveau deux girafes, que je ne poursuis pas non plus, et les empreintes d'un buffle, datant de la veille. Le 8, nous sommes à onze heures à Mali. Avant d'arriver, nous avons encore coupé les traces d'une girafe, si fraîches en apparence que nous en avons tous conclu qu'elle venait de passer. Au bout de quelques pas, un trou de fourmis intact sur l'une d'elles, et des apports de terre relativement volumineux, non aplatis, au bord du trou, nous prouvaient que nous étions dans l'erreur. C'est, je pense, à l'humidité ambiante qu'est dû l'aspect qui nous a trompés.

Mali est un grand village, avec un campement qui me dispense de faire monter ma tente. J'ai la surprise d'y rencontrer Aboukher, un brave garçon avec qui j'ai chassé l'éléphant au Nord d'Am Timane, il y a quelques années, et qui se rend à Ndélé. Il y a déjà beaucoup d'eau sur la route, mais il pense qu'il pourra passer : il n'en serait plus de même dans un mois.

Vers deux heures, des gens du pays viennent me dire qu'ils ont trouvé une voie chaude : toujours des girafes ; pur hasard, car il y a également ici des buffles et des rhinocéros. Je décide d'y aller ; notre provision de viande est épuisée. C'est d'ailleurs tout près, me dit-on.

En effet, une demi-heure plus tard, avant même d'avoir pris la

piste, nous les découvrons. On en voit distinctement quatre, dans une grande plaine d'où nous sépare une mince lisière d'arbustes. Elles sont à cinq cents mètres de nous. Les herbes ne sont pas trop serrées et ne doivent dépasser nulle part 1 m. 50. Entre elles et nous se dressent plusieurs grosses touffes de hauts buissons. Nous n'avons aucune peine à approcher la plus grande à deux cents mètres. Les autres sont dispersées alentour. Il faut tirer d'ici; plus loin il n'y a pas d'abri.

Ma balle paraît toucher la bête, très claire, presque blanche sous le soleil. Elle part, mais sans direction précise, ignorant vraisemblablement notre présence, car pour le gibier peu chassé, un coup de feu n'a qu'une signification très vague; il arrive qu'il éveille uniquement sa curiosité; l'atteinte même d'une balle peut ne donner, à l'animal dont l'odorat ne perçoit aucune odeur, que l'impression d'un accident mystérieux, d'un mal inconnu, sans lien avec la silhouette du chasseur. Nous la suivons en courant; le terrain est maintenant bossué et difficile, et l'essoufflement nuit à la justesse de mon tir; je la manque, semble-t-il, deux fois. Elle disparaît derrière un groupe de bouquets d'arbres, et reparait, toujours au galop, à quatre cents mètres. Elles se sont toutes mises en mouvement. Une autre, de très belle taille, passe un peu plus près de nous. Celle-là tombe à mon premier coup. La blessée, durant ce temps, s'est remise au pas. Je vois sur son flanc une large tâche rouge. Elle ne marche plus qu'avec lenteur. Puis elle tombe aussi. J'envoie Paki les achever toutes deux.

On n'apporte la viande qu'à la nuit. Le lendemain matin, il en manque. Une panthère, qui est venue se promener dans le village, est l'auteur du vol; mais sa piste, que nous suivons quelque temps, se perd bientôt. Il y a aussi des empreintes d'hyène. Deux hommes vont, sur mon ordre, voir si les restes laissés sur place n'ont pas attiré de lions. Il n'en est pas venu.

Je me décide à continuer ma route. J'ai causé de nouveau, hier soir, avec Aboukher. J'ai maintenant peu de chances de rencontrer les éléphants, et si je tarde, je risque de ne pouvoir regagner Fort-Archambault, à cause des inondations. Je ne me soucie nullement de me voir contraint à hiverner ici. Je vais rejoindre la grande piste de Kiyabé, puis me diriger vers l'Ouest sans plus m'occuper d'eux.

Nous partons donc. Le sentier, d'abord facile et sablé entre des

arbustes, nous conduit à une immense plaine herbeuse que borne, loin devant nous, la lisière d'une nouvelle zone boisée. Bientôt l'eau fait son apparition sur le sol et rend notre marche difficile durant trois heures environ. Sa profondeur ne dépasse guère 0 m. 50, mais le fond est inégal et très glissant. Les herbes ont près de deux mètres. Je vois, agrippés à leurs tiges, une quantité de beaux insectes de grande taille, appartenant à quatre ou cinq espèces que je n'ai pas encore rencontrées. De petits oiseaux, bien connus en revanche, mettent aussi, de temps à autre, entre cette immense étendue vert pâle et le ciel resté gris, de jolies taches veloutées d'un rouge ou d'un jaune éclatants. Nous passons une fois de plus le Salamat, où coule avec lenteur une eau jaunâtre. Ensuite, c'est de nouveau la plaine, une zone boisée, et un village, où je déjeune. L'eau ne s'arrête qu'à cent mètres des cases. Il était décidément temps de songer au retour.

Nous couchons au village de Ndoko, après une nouvelle marche peu agréable, toujours dans la plaine inondée, et cette fois sous une pluie qui ne cesse pas un instant.

Il en est de même durant une grande partie de la journée du lendemain. D'innombrables trous, cachés sous l'eau, provoquent parmi les porteurs des chutes fréquentes. Ce n'est qu'une succession de prairies noyées, séparées par d'étroites lignes d'arbres. A quatre heures, nous sommes obligés de modifier notre itinéraire ; nous n'atteindrions pas le soir l'objectif que j'avais fixé. Nous obliquons plus au Sud, et arrivons à la nuit à Bio. Tout le monde est harassé.

Nous sommes le 11 août à Bali, tout près de Singako. La piste, soudain, est devenue excellente, sèche et sablée. Quoique la chasse ne soit pas possible aux alentours, car cette amélioration est purement locale, je m'intéresse, comme toujours, aux empreintes.

Il est passé hier une panthère et, cette nuit, un chacal, un guib, des bubales, des hippotragues, et une sorte de chat sauvage.

Je suis arrivé le 17 août à Kammata, qui n'est plus qu'à une très courte étape de Fort-Archambault. J'ai eu chaque jour des difficultés avec les villages. Je les avais connus accueillants, jadis. Il m'a fallu, presque partout, user d'autorité pour obtenir le minimum de vivres nécessaire à mes gens.

La nuit du 18, j'ai entendu un lion, et comme le terrain était satis-

faisant, j'ai tenté de le rejoindre. A dix heures, n'ayant rien trouvé, nous rentrons, lorsque des traces de girafe nous arrêtent. Je venais de photographier une de ces empreintes, quand je me suis aperçu que le lacet d'une de mes espadrilles était dénoué. J'ai mis un genou en terre pour le rattacher. Quand je me suis relevé, Somali m'a montré d'un air satisfait, à cinq centimètres du point où j'avais posé mon genou, une tache brune sur le sable. Je n'ai vu d'abord que des débris d'écorce. Puis, j'ai distingué un gros scorpion, immobile, mais plein de vie. A ma grande surprise, un des porteurs s'est approché, l'a ramassé doucement, d'un geste précis, en passant la main dessous, l'a gardé quelques instants sur sa paume ouverte, et, le prenant par la queue, l'a reposé par terre sans que l'animal eût cherché à le piquer. Il m'a dit qu'il possédait un fétiche contre les scorpions. Je préfère ne pas en expérimenter moi-même la vertu.

Nous suivons la voie des girafes. La chair de cet animal est aussi bonne qu'abondante. Mais elles ne s'arrêtent pas, et, à midi, il faut abandonner.

Comme nous regagnons décidément Kammata, nous tombons sur un python, enroulé sur lui-même, dans l'herbe, sous les basses branches d'un arbuste. Je lui loge une balle dans la tête ; mal placée, toutefois, elle ne le tue pas. Il se lève un peu et fait un mouvement menaçant, comme pour se lancer sur moi. Les indigènes semblent le redouter et se tiennent à distance. Paki et Somali insistent pour que je n'approche pas trop. Il peut sauter, me disent-ils, et sa force est assez grande, s'il m'entourait, pour me briser les côtes. Trois autres balles l'achèvent. Il refait plusieurs fois, dans l'intervalle, sa même démonstration d'attaque. C'est le premier que j'aie vu. Il y en a beaucoup ici, paraît-il.

La nuit, je suis éveillé par un bruit assez fort. Les campements sont faits le plus souvent de deux cases du modèle des cases indigènes, réunies par une galerie couverte, assez basse. C'est dans la galerie. Je demande qui est là. Quelque chose s'enfuit. C'est une hyène. Elle a, peu après, volé un chevreau au village. L'hyène n'est généralement pas dangereuse pour l'homme. Elle peut s'attaquer cependant à des nouveau-nés. On m'a cité aussi l'exemple de vieillards surpris dans leur sommeil, et blessés par ces animaux, mais c'est rare. Il y en a deux variétés, l'hyène rayée et l'hyène tachetée, cette dernière plus grande et plus hardie.

Des lions crient, peu après, à faible distance, me donnant l'espoir d'une chasse intéressante. Le lendemain matin, je trouve sans peine leurs traces à quelques centaines de mètres. Ils sont trois. J'en rejoins un, vers onze heures, dans les hautes herbes, après des recherches laborieuses. Mais nous l'entendons seulement qui se lève et s'éloigne. Il en est de même plusieurs fois. Je finis par rentrer sans l'avoir aperçu.

Désœuvré l'après-midi, j'ai profité de ce que les trous de fourmis étaient nombreux autour de ma case pour vérifier la portée de cet élément de connaissance cynégétique. J'en ai bouché deux, vers une heure. Moins de deux heures plus tard, ils étaient reformés. Il m'avait été dit que les fourmis ne procédaient à ces réparations que la nuit, et que ces dernières situaient par conséquent le passage du gibier à une heure antérieure au lever du soleil. C'est donc inexact. Il est prudent de ne les retenir que comme l'indice que l'animal est passé il y a environ une heure, ou davantage. La couleur et l'humidité de la terre extraite sont, bien entendu, à examiner aussi.

Je continue de séjourner à Kammata jusqu'au 25. J'ai établi une liaison avec Fort-Archambault, et grâce à l'amabilité du chef de la circonscription, je me ravitaille aisément. Il y a beaucoup de lions dans la contrée, des buffles également, et sur tout un côté du village, malgré la saison, la chasse reste aisée. Je voudrais essayer d'en profiter.

Le 22, je trouve, après des traces de lions de trois jours, les empreintes d'un assez gros troupeau de buffles, de la fin de la nuit. Ils marchent très lentement et nous les rejoignons en une heure. J'en vise un, que je vois bien, de profil, à cinquante mètres. Il devine, ou entend, et se tourne brusquement vers moi. Je tire en modifiant mon objectif. Il tombe et reste à terre. Je visais le poitrail. Il a reçu ma balle sous la tête, entre les deux ganaches. J'ignorais la possibilité de ce coup.

Tout le reste du troupeau est parti au galop. Nous le retrouvons arrêté, après cinq cents mètres. Mais à peine commençons-nous à manœuvrer pour bien voir, qu'un mouvement dans les taches brunes que nous apercevons à travers les arbres, puis un bruit de course pesante, de feuillage écarté, nous apprennent que nous sommes découverts. Après cinq tentatives encore, suivies chaque fois du même résultat,

nous cessons notre poursuite. Ils sont alertés et se gardent. Il est inutile de continuer.

Le 23, rien. En revanche, les moustiques, relativement rares au campement lorsque je m'y suis installé, deviennent innombrables. Les eaux stagnantes n'y sont pour rien. J'exerce à cet égard une surveillance sur mes serviteurs, et, alentour, il n'y a ni plus ni moins de mares qu'antérieurement. Des *fourous* se sont joints à eux. On donne ce nom à une mouche minuscule, qui d'ordinaire se manifeste vers le coucher du soleil et dont le contact laisse une très vive démangeaison. Mais il y a aussi des *fourous* qui piquent tout le jour, d'autres qui piquent durant la nuit. Ces derniers sont les pires, car, grâce à leur petite taille, ils passent aisément à travers les mailles de la moustiquaire la plus fine, et ne laissent alors aucun repos.

La journée du 24 est également nulle au point de vue cynégétique.

Le 25, je suis à Fort-Archambault, où j'ai le plaisir de retrouver quelques Européens accueillants et sympathiques.

CHAPITRE XI

MOÏSSALA ET LA NANA BARYA. RETOUR PAR BANGUI ET LE GABON

Je commençais à éprouver le besoin d'un peu de repos, car il y avait près d'une année que j'étais en route, et je n'avais fait que de courts arrêts. La chasse, en Afrique, est toujours fatigante. Elle expose au soleil, et ne permet guère de confort ni dans l'alimentation, ni dans l'installation. Arrivé le 25 août, je suis resté jusqu'au 30 à Fort-Archambault. Une nouvelle phase de mon voyage allait commencer, celle du retour. Je devais rejoindre la côte par le Gabon, et j'avais encore un long trajet à parcourir. Cependant, j'ai résolu de gagner Batangafo, ce qui était mon itinéraire normal, par le chemin des écoliers, de manière à essayer, malgré les difficultés que m'opposerait, certainement, là aussi, la végétation de la saison, de tirer encore quelques coups de fusil. Les lions étaient très nombreux un peu plus au Sud, aux environs de Moïssala. Ils y avaient fait des victimes parmi les indigènes.

Il existait enfin des élands de Derby dans la région. C'est un magnifique animal, la plus grande des antilopes, et je n'en avais jamais rencontré.

Je suis donc parti dans cette direction.

30 août. — J'ai laissé à Fort-Archambault mon hoy Ahmed, qui est des environs de Fort-Lamy, et que je ne veux pas emmener jusqu'à la côte. Je n'ai pas eu besoin de le remplacer, Genjé sachant faire la cuisine, et j'ai donné seulement un aide à celui-ci. Le reste de mon personnel n'est pas modifié.

Je campe le soir à Ndila, au bord du bahr Kob, et j'y apprends, presque tout de suite, une bonne nouvelle : le chef a dissuadé Somali

de coucher dehors, sur la petite place du village, parce qu'il y vient souvent des lions.

Nous serons fixés demain matin.

31 août. — Dès le lever du soleil, Paki va voir s'il y a des empreintes de la nuit. Il a vite trouvé. Une panthère, puis un lion se sont promenés assez longuement entre les cases, et le lion a pris un chevreau. Les débris de celui-ci sont un peu plus loin.

Nous nous mettons en chasse vers sept heures. La piste nous conduit dans des herbes d'environ deux mètres. Là, comme nous approchons d'un gros arbre tout proche du bahr, un bruit analogue à celui que fait l'envol d'une compagnie de perdreaux rompt brusquement le silence ; il est dû au galop d'un animal qui s'est levé à une quinzaine de mètres de nous et qui fuit. Il est invisible, mais les ondulations des herbes révèlent son chemin. C'est le lion. Je reste un peu surpris, car l'allure de tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'alors était beaucoup plus silencieuse. Nous le suivons de plus belle.

Peu de temps après, l'hésitation de sa marche nous avertit qu'il songe au repos. Nous sommes dans une prairie moins dense, semée d'arbres moyens. Une légère couche d'eau s'étend, par places, sur le sol ; elle disparaît bientôt et la terre, à mesure que nous avançons, devient plus sèche. Notre fauve a dû être tenté de s'arrêter par ici.

Paki, qu'un instinct secret semble avertir dans certains cas, monte sur une petite termitière et tout de suite me désigne, à peu de distance, cinquante mètres environ, quelque chose que je n'aperçois pas : c'est lui. Somali, aussi, me le montre. Je finis par distinguer vaguement une longue tache brune. « Est-ce cela » ? demandai-je du geste. Ils me font tous deux signe que oui. Je les crois sur parole, je vise avec soin, et je fais feu. L'animal ne bouge pas : le mien, tout au moins, ou plutôt la termitière que je prenais pour lui, car le lion, qui était un peu à gauche, se lève et s'enfuit prestement. « Il est très gros, » dit philosophiquement Paki. Puis il me fait remarquer que j'ai touché la termitière. Evidemment, c'est une consolation. Je la trouve toutefois insuffisante.

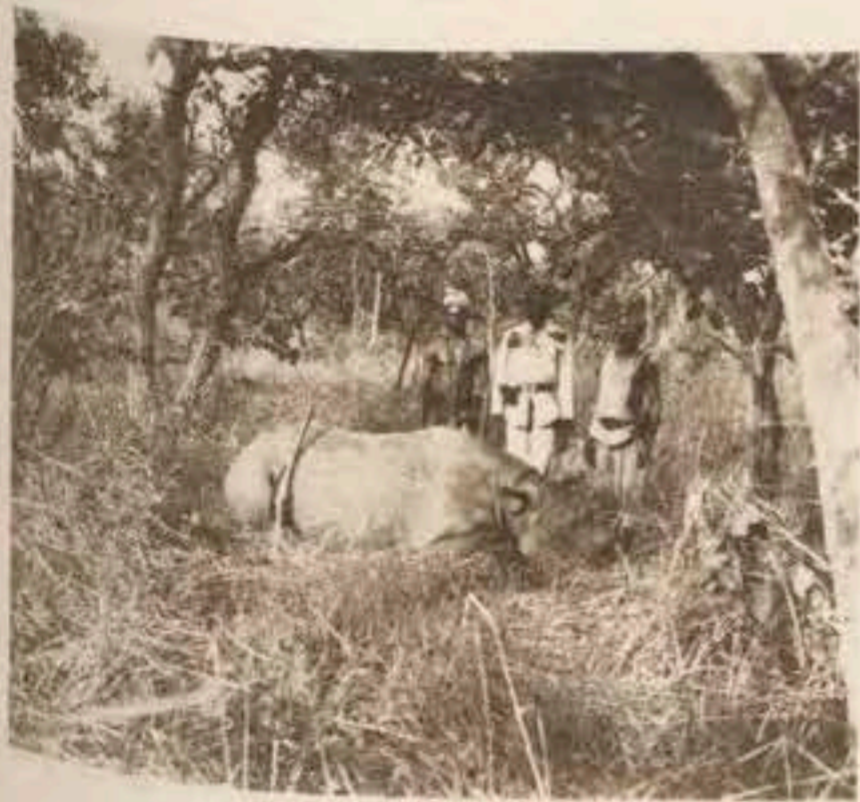
Nous le suivons encore une heure. Il marche lentement, et n'a pas l'air très effrayé. Nous le faisons lever de nouveau : de très loin cette fois. Après quoi, il reste invisible. Finalement nous abandonnons. Ma



Eléphant abattu le 28 avril au moment où il
revenait à la charge



A Motokaba. Mon camp. Le séchage de la viande



Rhinocéros



Rhinocéros, Paki, Mohammed et Mesdames
leurs épouses



Village entre Koumra et Doba



Village entre Koumra et Doba



sotte erreur a tout gâté ; il se garde, et Paki est d'avis que nous ne le rejoindrons plus. Je vais rester ce soir au village. Il n'est pas blessé, et peut-être reviendra-t-il dans la nuit.

Cette chasse du lion est vraiment très ingrate. En saison sèche, quand on a brûlé les herbes, — car avant, il n'y faut pas songer, à moins d'une région exceptionnelle — pas d'empreintes, le sol est trop dur. En saison humide, on trouve des voies bien marquées, mais une végétation qui, la plupart du temps, dissimule l'animal. La bonne époque est au début des pluies. Grâce aux tornades, il fait souvent beau revoir ; et les herbes ne sont pas encore montées.

1^{er} septembre. — Le lion n'est pas venu. Nous partons. Vers neuf heures, nous rencontrons un groupe de femmes arrêté sur la route. Elles ont, nous disent-elles, entendu un homme qui poussait des cris, à quelque distance. Nous trouvons celui-ci un peu plus loin. Il a été effrayé par une panthère qui s'est montrée tout près de lui.

La piste, d'abord bien visible, quitte très vite le sentier et nous mène dans une herbe si mouillée qu'il est invraisemblable que la bête y ait marché longtemps. La panthère, comme les chats, craint l'eau. Elle est sûrement tout près de là, arrêtée. Mais la voie devient de moins en moins nette, et bientôt Paki s'arrête, en défaut. Nous explorons, au hasard, les environs, y compris les arbres : vainement. La plupart des hôtes de la brousse possèdent, pour se dissimuler, un art inné, extraordinaire.

Curieux, comme toujours, du caractère des animaux, je demande à l'homme comment les choses se sont passées. Il s'est trouvé face à face avec la bête, à un tournant. Ils allaient en sens inverse. Irritée, elle est venue sur lui. Il l'a menacée de sa sagaie, sans lancer celle-ci, car il n'en avait qu'une. Elle s'est alors sauvée dans l'herbe. Elle en est sortie peu après, de nouveau agressive, mais a pris la fuite, définitivement cette fois, presque aussitôt. Un lion, en pareil cas, me dit Somali, aurait poussé jusqu'au combat.

Je déjeune à Bouro et j'envoie reconnaître les environs. On ne trouve de traces que celles d'un rhinocéros, de la nuit. Mais l'animal est intéressant. C'est un vieux solitaire d'humeur acariâtre, qui, le mois dernier, a attaqué et tué un indigène. Malgré le peu de désir que j'ai

d'augmenter mon tableau pour cette espèce, je me rends au lieu qu'on m'indique. C'est sur la lisière d'un champ de mil. Nous pénétrons dans un vaste fourré extrêmement dense, qui entoure le champ, et où les empreintes s'entrecroisent. Il a toutefois trop d'avance sur nous, et le coucher du soleil arrive sans que nous l'ayons rejoint. Au milieu d'une végétation pareille, du reste, comment le voir ?

2 septembre. — Avant de me remettre en route, je suis allé regarder si le rhinocéros avait laissé de nouvelles marques de son passage ; il n'y avait rien. Arrivé le soir à Koumogo, gros village de Saras Madjinga. Contrée giboyeuse : buffles, rhinocéros, lions, girafes. Mais on a chassé il y a huit jours, et tout cela s'est éloigné et n'est pas revenu encore.

3-4 septembre. — Je me suis arrêté un jour à Gouro, le nombre d'empreintes de lions que j'ai relevé sur la route étant très encourageant. Le 4, faute de mieux, j'emploie ma matinée, jusqu'à plus de midi, à décrire un long circuit, d'un côté où la végétation n'est pas trop épaisse. Je coupe les traces de trois buffles qui sont passés il y a vingt-quatre heures. C'est tout. A trois kilomètres du village, comme nous rentrons. Paki découvre une voie chaude d'hippotrague et me demande la permission d'aller tuer l'animal, ce qui nous fera un peu de viande. Il part, avec un de mes fusils, pendant que je continue mon chemin.

Je devais regretter son absence.

Je trouve, en effet, en arrivant, un homme qui m'attend depuis deux heures pour me dire qu'il a vu, datant du matin même, les traces d'une troupe de lions sur la piste qui conduit à Koumogo, c'est-à-dire du côté auquel je tournais le dos. J'envoie immédiatement chercher Paki dans toutes les directions. J'ai besoin, en la circonstance, de son expérience et de sa sagacité. J'ai besoin surtout de mon second fusil. Une arme à répétition peut toujours se bloquer, et c'est une précaution élémentaire d'en avoir une seconde à sa portée lorsqu'on attaque une certaine catégorie d'animaux. Rien, fort heureusement, ne presse outre mesure. C'est tout près d'ici ; et les lions, qu'on n'a pas troublés, doivent à cette heure, dormir d'un profond sommeil ; la chaleur, justement, est très forte.

Je déjeune rapidement, malgré tout ; puis je cède à l'impatience qui me gagne peu à peu, et je pars avec Somali et l'indigène. Somali n'est pas très satisfait. Pendant mon repas, je l'ai entendu gourmander Bembatou, en lui disant qu'on aurait dû attendre, pour me prévenir, que Paki fût rentré, et j'ai dû lui faire des observations. Maintenant, il est prêt à me suivre, fidèle et discipliné, comme à l'ordinaire.

Nous trouvons bientôt les traces, nombreuses en effet. Nous nous engageons dans la brousse avec elles, et, quelques minutes plus tard, nous arrivons à un endroit où les félins se sont arrêtés et couchés : il y a cinq places, bien choisies, à l'ombre, dont chacune porte l'empreinte d'un grand corps pesant.

Silencieusement, nous allons, penchés vers le sol, de l'une à l'autre. Nous terminons à peine notre examen, qu'à une centaine de mètres, dans les broussailles, un bruit léger s'élève. Somali s'arrête, ouvre de grands yeux, s'approche de moi tout doucement, se penche vers mon oreille et très, très bas, me dit :

« — Lui tousser. »

Ils sont là ! Maudit Paki !

Je suis partagé entre le désir de profiter d'une occasion si rare, et le sentiment de l'aléa exagéré que présenterait une tentative dans ces conditions. S'ils toussent, c'est qu'ils ne dorment plus. Ils vont se lever brusquement à mon approche. Il faudra donc me hâter pour tirer. Je ne suis même pas sûr, dans ces conditions, d'éliminer celui que je toucherai le premier. Je dis à l'indigène d'aller voir sur la piste, — c'est la direction opposée, — si Paki arrive. Bientôt la petite toux se fait entendre encore. Je n'y tiens plus. Je vérifie mon fusil, et, sans savoir bien exactement ce que je veux faire, sinon, tout d'abord, m'approcher, je fais signe à Somali de me guider.

Quand nous arrivons, deux minutes plus tard, car nous avons marché lentement et fait, pour demeurer cachés, de petits détours, la place d'où partait le bruit est vide.

Trois lions seulement s'y étaient couchés, la troupe avait dû se diviser. C'eût d'ailleurs peut-être été suffisant pour me faire regretter ma tentative.

Nous prenons la voie, très peu marquée, et sur laquelle nous n'avancions que difficilement. Enfin Paki nous rejoint, avec quatre pisteurs

qu'il a pris au village. Deux mots suffisent pour le mettre au courant. Tout de suite, nous progressons beaucoup plus vite. Mais les animaux sont en éveil et se montrent extrêmement méfiants. Ils tournent et retournent, se couchent et se recouchent, mais se lèvent et fuient toujours juste au moment où ils pourraient être découverts. Quand le déclin du soleil nous oblige d'abandonner notre poursuite, nous ne sommes que peu éloignés de notre point de départ, bien qu'ayant fait beaucoup de chemin. Un des indigènes les a aperçus deux fois, à peine. Ni Paki ni moi n'avons pu les voir. Il nous reste une dernière chance, pour demain.

5 septembre. — Repartis au petit jour, nous gagnons les abords de l'endroit où nous avons, hier, suspendu la chasse, et décrivons, en le prenant pour centre, un circuit d'un kilomètre environ de rayon ; nous pensons retrouver ainsi, en évitant d'avoir à faire de trop nombreux détours, la direction que les lions ont suivie la nuit venue. Rien. Seraient-ils restés là ? Il faut qu'il en soit ainsi, à moins que, dépouillant tout à coup, me dit Paki, leur forme habituelle, ils ne se soient changés en hommes pour nous échapper : car les lions, assure-t-il, sont coutumiers de cette métamorphose. Je penche, sans le dire, mais fortement, pour la première hypothèse, et nous revenons à la piste d'hier.

Nous recoupons peu après notre circuit. Le terrain était sec à cet endroit, et nous n'avons rien vu. C'est l'inconvénient du procédé. Ils ont marché sans arrêt, droit devant eux, sitôt la nuit venue. Ils sont loin maintenant. Il faut nous rendre à l'évidence. C'est une belle occasion manquée. L'effort n'est rien, quand un succès, même modeste, le récompense. Mais, absolument vain, il ménage des retours bien désenchantés.

L'après-midi, nous faisons étape, et sommes à Guégué en trois heures à peine.

6 septembre. — Il est tombé cette nuit une pluie diluvienne. Pas de soleil, temps frais. Départ à six heures et demie pour le village suivant. A sept heures, une piste de buffles, toute récente, nous arrête. J'ai hâte, après cette série de tentatives inutiles, de tirer sur quelque chose. Nous marchons une heure sur les empreintes, suivant de très près notre gibier. Puis, à cent mètres, entre les arbustes nombreux dont la plaine est vêtue,

je distingue avec joie, juste au-dessus de l'herbe, deux queues roussâtres, terminées par deux longues touffes de poils foncés, qui vont, viennent, s'agitent autour de deux croupes rousses aussi. C'est la fin du troupeau.

Nous gagnons vingt pas. Je vois très bien les contours de l'un d'eux, dans l'ombre de quelques arbres rapprochés en bosquet. Je tire. Des masses s'ébranlent, confuses, au milieu de la végétation ; et tout disparaît, dans un mouvement qui s'éloigne vers notre gauche. Nous atteignons rapidement la place qu'occupait le groupe.

A peine y sommes-nous qu'un peu sur la droite, à une distance qui semble être d'une soixantaine de mètres, j'entends un bruit de galop, qui vient sur nous. J'épaule, et dans l'instant, j'aperçois un des buffles qui arrive, lancé à fond de train. C'est la première fois que je suis aussi nettement chargé par un animal de cette espèce. Cette sensation me manquait. Elle n'est d'ailleurs pas très vive quand on peut le distinguer d'aussi loin. Je l'ajuste très soigneusement, et je tire à peu près à vingt-cinq mètres ; il ne ralentit pas, mais se détourne, et passe à droite. Il reçoit à ce moment une balle de Paki, poursuit sa course, et disparaît dans des buissons à l'instant précis où je viens de le toucher encore. Presque aussitôt, je perçois, dans un fracas de branches brisées, le bruit d'une masse qui s'abat. Nous avançons avec prudence, car nous ne le voyons pas. Un mugissement d'agonie, qui part de la surface du sol, salue notre approche. Il ne s'est pas relevé. Il n'y a qu'à lui donner le coup de grâce.

C'est une femelle, rousse, de grande taille, avec des cornes très moyennes.

Je suis surpris de constater que ce n'est pas la bête que j'ai blessée d'abord. En tout cas, elle nous a fourni un exemple très frappant du procédé bien connu des buffles : la boucle, l'arrêt et la charge.

J'en ai déjà parlé et j'ai dit qu'à mon sens, on y exagérerait la part du calcul. Je dois pourtant remarquer qu'il est particulièrement fréquent et particulièrement caractérisé chez cet animal.

Celle de mes balles qui l'a fait dévier a atteint le côté droit du museau, faisant une plaie de 0 m. 10 de long en pénétrant ensuite. Celle qui l'a fait tomber, la dernière, a touché au défaut de l'épaule.

Il nous faut plus d'une demi-heure pour rejoindre une seconde fois le troupeau ; encore dois-je tirer de loin, dans un fourré, en me hâtant ;

je manque, nous retrouvons la trace de ma balle dans un tronc d'arbre, trop haut. Quand on a le sentiment qu'on tire trop vite, il est préférable de tirer bas, parce qu'un coup de doigt se produit souvent alors.

Nous suivons un peu, mais ils se sont mis à courir, et nous avons presque toute notre étape à faire. Je n'insiste pas davantage et rejoins le sentier.

Je remarque, au retour, des termites achevant la réparation d'une termitière ébréchée une heure plus tôt, et je note ce détail au point de vue de la signification qu'il faut attribuer, lorsqu'on suit une voie, à la rencontre d'une termitière atteinte et déjà réparée.

Vu en route le fameux *gali*, l'oiseau au nid énorme : on m'en montre un. Le corps n'est pas plus gros que celui d'une poule ; il est haut sur pattes, marron clair et noir, avec un bec noir et pointu à peu près droit. Il est seul, au milieu d'un marigot.

7-9 septembre. — Tsétsés nombreuses sur le chemin. Couché à Kama, puis à Maibidi. Traces de buffles, de rhinocéros et de girafes, toutes de plusieurs jours. Le 9, traversé le bahr Sara, deux cents mètres environ ; de l'autre côté, — c'est Moïssala — descendent vers l'eau, en pente légère, de belles prairies semées d'arbres sombres. Ceux-ci se rapprochent en rangées régulières pour entourer les quelques cases de l'administration ; derrière, au point le plus haut, le village, en éventail autour d'une vaste place.

9-13 septembre. — Séjour à Moïssala et chasse sans intérêt aux environs.

13-16 septembre. — Gagné la Nana Barya, affluent du bahr Sara. Entre deux étapes, je suis rejoint par mon brave Denis, qui marche depuis près de deux mois sur mes traces, et qui reprend aussitôt ses fonctions. J'ai plaisir à revoir ce vieux serviteur.

La contrée est giboyeuse, mais trop d'herbes. Je ne trouve pas l'occasion de placer une balle.

Ces herbes ne sont pas inoffensives. Elles portent, soit sur leurs faces, soit sur leurs côtés, lorsqu'elles sont planes, des piquants ou des hameçons minuscules qui semblent vénéneux, et qui, en tous cas, déter-

minent des accidents cutanés. Ce sont tantôt des plaies isolées qui s'enveniment, tantôt des pustules multiples, bien connues ici sous le nom de gale des herbes ; les unes et les autres ont le double inconvénient d'être fort désagréables et de provoquer de l'adénite, ce qui peut toujours se compliquer. Les indigènes s'abstiennent en général de chasser durant cette saison, et les Européens font de même, sauf en quelques endroits où la végétation est très peu développée. C'est, comme je l'ai dit, une expérience que j'ai tenu à tenter, et les difficultés que j'ai rencontrées, le peu de résultats que j'ai obtenu, m'ôtent tout désir de recommencer.

Je couche, le 16 septembre, dans un petit village de la rive droite de la Nana Barya, que j'ai franchie la veille. Un renseignement intéressant vient de me déterminer à m'y arrêter : il y a un troupeau d'éléphants dans le voisinage. J'ai bien peu d'espoir, après mes échecs précédents. Pourtant, je veux en courir la chance une dernière fois.

17 septembre. — Nous partons de bonne heure pour essayer de nous rapprocher des animaux. Le hasard nous favorise presque aussitôt. Il y a vingt minutes que nous sommes en route quand nous tombons sur leur piste ; ils viennent de passer.

Végétation d'une densité moyenne.

Une heure après, nous sommes tout près d'eux : trop près même, car nous avons dépassé sans le savoir un groupe qui marchait isolé, un peu sur notre droite. Comme le vent vient par le travers, nous sommes sentis avant d'avoir rien vu. C'est d'abord, à quelque distance, un bruit de branchages vivement froissés, puis de course soudaine. Les premiers animaux paraissent, masses sombres dispersées dans les broussailles et les herbes hautes, montrant seulement leurs têtes grises encapuchonnées dans leurs grandes oreilles, et leur dos disgracieux. Ils chargent droit sur nous, sur notre odeur plutôt, sans paraître bien nous distinguer. Ils sont trop nombreux et déjà trop près pour que je puisse espérer les arrêter par mon tir. Nous nous hâtons de sortir de leur route, et très rapidement, ils disparaissent sans davantage s'occuper de nous. Cela n'a pas eu, à beaucoup près, le caractère émouvant de ma précédente aventure ; l'intention hostile était moins affirmée ; pas de trompes levées, pas de cris ; j'aurais même été tenté de croire qu'ils

CHAPITRE XIII

FORT-ARCHAMBAULT. LE BANGORAN. NDÉLÉ. FORT-CRAMPEL.
FORT-SIBUT. BANGUI.

18 décembre. — Quitté Kouki. Paki ne viendra plus maintenant. Il lui est sûrement arrivé quelque chose. Il pensera bien que je suis parti et s'il peut se remettre en route, il regagnera Fort-Archambault. Mais c'est un ennuyeux contre-temps.

Couché à Silo.

Par endroits, les empreintes des éléphants se multiplient d'une manière impressionnante. Ils sont les maîtres de la contrée. Le site est assez accidenté, varié d'ailleurs : galeries forestières, savane, coins herbeux se succèdent. Le chef de Silo m'apprend qu'un gros troupeau a stationné ici ; il est parti depuis quatre jours.

Dans ma case, je suis assailli d'abeilles. Elles ne me piquent pas, mais sont insupportables. Elles semblent chez elles, et me traitent en intrus.

J'ai pris, au poste, un second garde. Je puis avoir à faire porter quelque message.

19 décembre. — Djanga me réveille au petit jour pour me dire que des éléphants vraisemblablement très nombreux ont cassé du bois une partie de la nuit tout près du village. Je m'habille en hâte et nous partons. Aucune piste, à notre grande surprise. Pourtant, de très forts craquements de bois sec, en effet, se font encore entendre par moments. Ils doivent être dus à la sécheresse. En tout cas, nos recherches nous démontrent que les éléphants n'y sont pour rien. Tout le monde s'y est laissé prendre.

j'ai emmené, je m'arrête, elles m'assaillent avec plus d'ardeur encore. Elles ne me laissent aucun répit, m'entrant dans le nez, se logeant dans la commissure de mes paupières. J'en ai plus de cent sur chaque main. Elles ne piquent pas, fort heureusement. Je veux écrire, à peine ai-je débouché mon encrier qu'il y en a cinq ou six dedans. Je mets de larges gants à crispin dont je me sers parfois contre les tsétsés et les moustiques, et une moustiquaire de casque, dont j'enfonce les bords sous mon col, et qui me prive d'air ; elles pénètrent, je ne sais comment, sous cette dernière. Elles accaparent toutes mes impressions. Je ne puis songer à rien, qu'à elles. Cela dure jusqu'au coucher du soleil. Alors le bourdonnement dont je suis enveloppé faiblit, et cesse enfin.

4 mars. — Six indigènes font le bois, deux par deux. Pour moi, je n'ai qu'à attendre. Je me borne à me déplacer de quatre ou cinq kilomètres, pour tenter d'échapper aux mouches, revenues avec le jour, et auxquelles se sont jointes des abeilles. Brousse claire, affleurements de roche, traces d'éléphants de deux et de trois jours. Je parcours, pour tuer le temps, des journaux qu'on m'a prêtés à Fort-Sibut. J'y apprends l'acquittement d'un assassin, j'y vois le portrait d'un autre ; je lis avec émotion qu'on a volé le collier d'une demoiselle, quel en est le prix, les plaintes flattées de la frêle victime. Des abeilles arrivent sur ces entre-faites et infligent à Denis, qu'elles prennent pour proie d'élection, six ou sept piqûres ; mais elles ont le bon goût de me laisser tranquille ; et je me sens plein de philosophie devant la mésaventure de mon infortuné cuisinier. Celui-ci me donne, d'ailleurs, de fréquents sujets de mécontentement depuis quelque temps. Sa négligence augmente chaque jour. Je vais probablement être obligé de m'en séparer. Ce vieux serviteur me manquera, et c'est pourquoi j'hésite ; il connaît mes habitudes, et m'a accoutumé aux siennes.

Un renseignement arrive à midi et demie. On a une piste du matin. Départ. Nous atteignons vers deux heures un endroit où de grands arbres très rapprochés entretiennent une ombre épaisse ; mais le sol est dégagé et la marche relativement facile. Les éléphants y ont tourné en tous sens. Las de les suivre dans leurs caprices, j'envoie de nouveau deux hommes en reconnaissance et je m'installe auprès du petit marigot qui entretient cette végétation. Il est quatre heures quand on vient me dire que

le troupeau est parti. Il se dirige vers Damba. Nous allons employer la fin de la journée à nous rapprocher de lui le plus possible, et demain matin, nous tenterons l'effort décisif. Je retrouve sur la voie des feuilles encore vertes, mais où la main sent, lorsqu'elle les chiffonne, un peu de raideur : elles sont du matin. D'autres, auprès d'elles, offrent une apparence trompeuse : petites pousses couchées sur le sol, et chargées de feuilles parfaitement fraîches, celles-là. Un examen plus attentif montre que le pied les a atteintes de sa périphérie, sans se poser dessus, et que, malgré qu'elles soient brisées, la sève y circule encore par un lambeau. Il est bon d'être en garde contre l'erreur qu'elles sont susceptibles de provoquer.

Il y a ici une sorte d'arbuste nommé *gara*, dont les éléphants sont très friands.

5 mars. — Il n'était encore revenu que deux des hommes que j'avais mis en campagne hier matin. C'est eux qui m'avaient apporté l'indication à la suite de laquelle je me suis remis en route. Les autres rejoignent dans la nuit, en deux fois. Leurs rapports sont contradictoires. Ce sont des gens de Damba. Ils ont dû aller dormir tout simplement dans la brousse. Le fait se produit très souvent avec les populations qui n'ont pas l'habitude de la chasse, et parfois même avec celles-ci. Manger de la viande est une fête, mais se donner de la peine pour s'en procurer est tout autre chose.

Je lève le camp, et nous marchons une heure, essayant de couper au plus court ; puis mon guide me demande la permission de me devancer ; il va voir où passe exactement la piste. A dix heures et quart, il est de retour. Il a retrouvé, non seulement les empreintes, mais leurs auteurs. Je me remets immédiatement en route, laissant tout mon monde, sauf Paki, mes serviteurs, le guide et deux hommes de Gamba.

Nous passons à quinze mètres d'un gros buffle roux qui dort. Il ne faut pas songer à tirer. Quand on chasse l'éléphant, on doit renoncer à tout autre gibier ; autrement, c'est le troupeau en fuite. La même réserve s'impose pour plusieurs espèces, le rhinocéros notamment. Nous nous sommes arrêtés pour le regarder. Il nous devine, se lève d'un bond, fait dix mètres, puis s'arrête brusquement sous un arbre pour nous observer ; puis il reprend sa course et en trois foulées disparaît dans une galerie

CHAPITRE XVI

RÉGION DE MELFI

9 juillet. — Le chef de Daguela est absent. Mais j'ai trouvé un de ses capitats, brave homme du nom d'Abdullahi, qui s'est mis à ma disposition avec beaucoup de bonne volonté. Son concours ne m'est pas inutile, car le mil est très rare dans tout le pays. J'ai peu de monde avec moi, et c'est encore trop pour les ressources locales.

Il va me falloir remplacer ici par des porteurs les bœufs qui transportent mes bagages depuis Am Timane ; il y a des tsétsés près des deux bahrs le long desquels se tient le gibier, le bahr Bouroum et le bahr Seniaka. Pour ceux-là, pas de difficulté. Je leur ferai emporter leurs vivres. Qu'ils mangent dans leur village ou avec moi, cela ne changera rien à la situation. Puis je compte bien pouvoir distribuer un peu de viande à tous ces pauvres gens.

10 juillet. — Repos général.

Il y a, à Daguela, un petit groupement arabe. Mais son chef est en mauvais termes avec le chef principal, un Baghirmien, et tout en me témoignant de très bonnes dispositions, il se tient à l'écart chaque fois qu'Abdullahi intervient. Cela complique un peu les choses. Quand cela ne va pas, je fais mine de me fâcher, et ils oublient provisoirement leurs désaccords.

11 juillet. — Arrivée des porteurs que j'avais demandés à Abdullahi. Paki est parti ce matin en reconnaissance avec un Arabe de Daguela, nommé Moussa. Il me fait dire vers cinq heures qu'il a trouvé des traces de buffles et d'éléphants, et que j'ai de grandes chances, en venant le rejoindre, de ne pas me déplacer inutilement. J'irai demain.

Peu m'importe, en tout cas. Je vais décrire, vers le bahr Bouroum, un grand circuit qui nous ramènera à Daguéla, me renseignant ainsi *de visu*.

Les difficultés que je connais trop bien se renouvellent lorsqu'il s'agit de faire préparer la ration. Je dois intervenir. Il y a ici lenteur et désarroi plutôt que mauvais vouloir, et je les presse sans les rudoyer. Le village est loin d'être mal disposé. Daguéla ne l'est pas davantage, du reste ; en dehors de la chasse, on y a visiblement fait ce qu'on a pu pour me satisfaire.

Je me mets en chemin dans le courant de l'après-midi. Les porteurs me suivent à un kilomètre. Un homme me précède d'environ deux cents mètres. Il y a, entre lui et moi, un autre homme pour la liaison. Le premier a ordre, s'il voit quelque chose, de me faire prévenir et de rester, lui, en surveillance. Ainsi le gibier qui pourra se trouver sur la route ne sera pas chassé par notre bruit, comme il arrive d'ordinaire, et je ne perdrai aucune occasion.

Bientôt, en effet, on m'avise de la présence d'un animal. Mais l'homme de liaison ne sait pas lequel. J'arrive et je vois un gros buffle déjà alerté, à demi-caché derrière un arbre, qui, tête basse, à soixante mètres, me regarde. Je tire, il fait demi-tour et s'enfuit au galop, allègrement. Je me suis pressé et je dois l'avoir manqué.

Je le suis. Trois quarts d'heure plus tard, je le rejoins, de nouveau arrêté. On me le montre ; je le distingue à peine ; il est à l'ombre, devant une termitière chargée de racines et se confond avec elle. Sa position exacte ne m'est révélée que lorsqu'il s'ébranle pour reprendre sa course, par son mouvement. Je fais feu deux fois. Il ne ralentit pas l'allure, mais il est touché. Il y a des rougeurs.

L'approche de la nuit nous oblige à abandonner un peu plus tard, sans l'avoir revu. La blessure semble d'ailleurs légère.

Traces de girafes.

Campé près d'une mare.

19-20 juillet. — Vaines recherches dans toute la région qui avoisine mon camp. Abattu le vingt au matin, après cinq minutes de poursuite, une girafe, dans une troupe rencontrée par hasard.

Violente tornade l'après-midi.

21 juillet. — Pluie légère la nuit. Départ, sans but précis. Vers onze heures, traces d'un troupeau de buffles, mais d'hier matin au moins, elles ont reçu toute la tornade ; puis d'un rhinocéros, plus intéressantes, car elles n'ont été mouillées que par l'eau tombée, en bien moindre quantité, cette nuit. Je les préférerais, naturellement, de ce matin, mais il ne faut pas, en ce moment, être difficile.

Je fais camper, nous nous sommes déplacés suffisamment ; et, j'envoie deux hommes en reconnaissance. Ils reviennent presque aussitôt, se bornant à indiquer la direction prise par l'animal. Personne, d'ailleurs, ne m'a prévenu de leur retour, mais je les ai vus. La viande de la girafe est là : on se désintéresse de la chasse. Je secoue tout le monde, et je les renvoie en leur disant de ne revenir que lorsqu'ils seront arrivés à des traces du matin.

J'ai été bien inspiré. Une heure plus tard, les voici de nouveau. Le rhinocéros s'est peu déplacé. Ils ont relevé deux endroits où il s'est reposé ; il venait de les quitter. Nous le trouverons certainement dans le voisinage.

Je déjeune ; rien ne presse ; il doit dormir. Puis nous partons.

Ce sont d'abord les deux endroits en question ; un troisième, tout près ; et du crottin qui date de peu d'instant. Il y a justement un fourré devant nous : des arbustes en touffe, très rapprochés les uns des autres. Je prends mon fusil des mains de Mahmad et je l'arme doucement : la bête peut fort bien être là.

Nous faisons quelques pas dans la brousse, basse et dense ; voici une petite butte d'argile, blanche, nue, de 1 m. 50 environ : excellent observatoire, nous allons tout dominer. Paki arrête les pisteurs, et monte ; il est à peine en haut qu'il me fait signe de monter aussi. J'escalade sans bruit le monticule, et j'aperçois aussitôt, à moins de quinze mètres, dans les feuilles, le cornet velu d'une grande oreille dressée : c'est lui. On ne voit que cette oreille. Mais il résulte de sa position que le rhinocéros nous fait face, et a la tête levée vers nous. Je tire immédiatement, au jugé, en cherchant le poitrail. L'animal apparaît au cours d'un demi-tour rapide, tombe à moitié, se relève, reçoit une seconde balle, et va s'abattre définitivement un peu plus loin, où deux balles encore l'achèvent. C'est un mâle. Il était couché près de la butte, a dû nous entendre, et est venu regarder. Nous aurions

fait deux pas de plus, qu'il était sur nous. Ma première balle a atteint le cœur.

C'est un très gros animal pour le pays. Je constate qu'il n'est pas vieux : sa plus grande corne est encore chaussée très haut et ses rugosités se prolongent sur sa face antérieure jusqu'aux deux tiers de la partie dégagée. Plus âgé, l'usure les aurait fait disparaître.

22 juillet. — Nouvelle reconnaissance le matin. Les possibilités de la région ne semblent pas épuisées. Il y a d'autres rhinocéros, des buffles, et beaucoup de girafes : des éléphants viennent aussi de temps à autre ; antilopes diverses, naturellement. Mais on ne relève aucune empreinte récente ; l'effet des coups de fusil d'hier, sans doute. Je vais me rendre à Melfi, où je dois aller ; je m'y ravitaillerai en même temps ; j'aviserais ensuite. Je ne voudrais pas m'attarder. Les bahrs montent et, dans quelque temps, pourraient me barrer la route.

23 juillet. — Arrivée à Daguella.

24 juillet. — Tornade. Repos. Je partirai demain pour Melfi. Je passerai par Rim. On m'avait dit qu'il n'y avait pas de gibier près de Cissi ; c'était faux. Cela l'est probablement aussi pour Rim.

Un lion crie, vers une heure du matin, pas très loin.

25 juillet. — Le lion que j'ai entendu a tué une vache cette nuit. On l'a effrayé et mis en fuite. J'ajourne mon départ et vais avec Paki examiner l'endroit. En chemin, un Arabe vient me demander le secours de mon fusil pour abattre une autre vache qui, affolée par l'attaque du lion, dont elle a été témoin, est devenue subitement féroce et se précipite sur quiconque l'approche. On la tue du reste au même moment, à coups de sagaie, sans m'attendre, car elle vient de charger encore.

Au point qu'on me montre, l'herbe est foulée, la terre imprégnée de sang. Une odeur pénible se dégage. Au petit jour, les indigènes se sont partagé la vache, dont il ne reste rien. Mais je ne relève que des traces d'hyène. Il n'est pas venu de lion dans le voisinage. Je me fâche et dis qu'on m'a menti. On se décide alors à me conduire à trois cents mètres de là. On avait déplacé le cadavre. Voici maintenant, en effet, des empreintes du milieu de la nuit.



Des lions ont suivi une troupe de girafes, ainsi que le révèlent les empreintes visibles sur le sol.



Des lions ont suivi une troupe de girafes, ainsi que le révèlent les empreintes visibles sur le sol.



Le chef Beneye, l'un des chasseurs les plus réputés des environs de Melli.



Rhinocéros



Yamulos (jeunes indigènes rituellement soumis à un entraînement physique et moral particulier) près Fort Archambault



Piège à panthères

CHAPITRE XVII

MELFI. DERNIÈRES CHASSES. BERBERATI

Je me dirigeai sur Melfi, selon mon intention première, et j'y passai quelques jours. Il y avait déjà de l'eau sur la route, et, à l'endroit où je campai le premier soir, des moustiques si nombreux, si actifs, si virulents, que malgré la précaution que je pris de dîner entre quatre feux qui m'enveloppaient d'un rideau de fumée, je ne pus achever mon repas et finis par me réfugier sous ma moustiquaire. Melfi est un joli poste, verdoyant en cette saison, entouré de collines pittoresques. La maladie du sommeil, qu'on n'avait pas constatée encore dans la région, semblait y avoir fait son apparition. On signalait, aux environs, quelques cas suspects.

Le 7 août, j'en suis reparti pour gagner Fort-Archambault en coupant à travers la brousse. Au village d'Andi, avant de quitter la piste d'étapes, j'ai pris avec moi un chef du pays, nommé Beneye, espérant, grâce à lui, trouver un peu de gibier en route. Mon espoir, sur ce point, a été déçu. Mais je n'ai pas regretté d'avoir emmené Beneye, car c'est un des chasseurs indigènes les plus intéressants que j'aie rencontrés. Il est de ceux qui courent l'éléphant, le rhinocéros, la girafe et le buffle, et parmi eux, l'un des plus habiles et des plus courageux. Il a eu, me dit-il, quatre chevaux tués par des rhinocéros, et six fois, il a été rejoint par des éléphants jusqu'au contact. Je savais déjà ce qu'il me dit de la chasse à l'éléphant à cheval. Quelques cavaliers se réunissent, autant que possible pas moins de quatre, fatiguent un animal, soit en le poursuivant, soit en se faisant poursuivre, selon son humeur, et lorsqu'il est sur ses fins, mettent pied à terre, et de leurs très longues sagaies à large fer tranchant, le frappent au cœur ou au haut de la cuisse.

Il me donna, en revanche, sur la chasse au rhinocéros dans ces conditions, des détails nouveaux pour moi. Elle est, selon lui, beaucoup plus difficile. Ils ne sont que six dans la région à pouvoir la pratiquer, au lieu que les chasseurs d'éléphants y sont relativement nombreux. Un seul cavalier suffit, mais il faut des chevaux spéciaux, la plupart de ces derniers ayant peur du rhinocéros. Le chasseur fuit si le pachyderme le charge. Quand celui-ci fait demi-tour, il le poursuit au contraire. Il finit ainsi par le rejoindre, arrive contre sa hanche, et, avec une sagaie moyenne, le frappe verticalement vers la pointe de la fesse. La chute est immédiate.

Pour la girafe, l'opération est simple. Avec les buffles, la tactique des chasseurs consiste à éviter les adultes, et à isoler les jeunes, auxquels ils s'attaquent alors.

Je laisse définitivement Beneye à Rim. Le 12 août, je suis à Cissi. Deux hommes du village, ne s'attendant pas à mon retour, sont en train de chasser, sans permis bien entendu, du côté de Timane. C'est là que je vais. Je déclare très haut que s'ils n'ont pas de permis, je vais les faire emmener par mon garde. Je suis assuré, après cela, de trouver le chemin libre. Il y a depuis quelques jours, à Daguella, quatre Arabes de l'Alifa de Korbol. Ceux-là chassent pour leur chef, en vertu d'une autorisation régulière. Ils viennent de tuer, à eux quatre, dix éléphants : pointes minuscules ; il n'y a plus d'animaux à grosses pointes dans le triangle Melfi, Kiya-bé, Fort-Archambault, où, s'il en existe, ils sont devenus rarissimes. Quant aux rhinocéros, un commerçant s'estime heureux quand les deux cornes ensemble totalisent 3 kilogrammes.

13 août. — Je quitte Cissi dans la matinée. Je voudrais passer le bahr Bouroum le plus tôt possible. De toute façon d'ailleurs, je ne serai pas arrêté, car entre deux tornades, il baisse généralement un peu lorsqu'elles sont assez espacées. Mais je puis avoir à attendre, et je n'y tiens pas.

Nous traversons d'abord un marigot du nom de Koulou, qui coule sur quatre à cinq mètres de largeur et près d'un mètre de profondeur. J'y suis venu il y a trois semaines et j'ai remarqué qu'il y avait là de la terre salée et des empreintes assez nombreuses. En effet, nous l'avons à peine franchi, que nous trouvons les traces d'un couple de rhinocéros.

Il a plu la nuit. Maintenant, le ciel est dégagé et le soleil ardent. Il faut tenir compte de ces circonstances pour préciser le moment où les animaux sont passés. Nous hésitons entre la nuit et le premier matin. Nous sommes bientôt fixés : l'une des empreintes, creusée profondément sur un affleurement d'argile, est pleine d'eau. La pluie l'a comblée. C'est de la nuit.

Cela modère mon enthousiasme. Ils peuvent avoir beaucoup d'avance. Puis la chaleur est très forte, et nous allons chasser, pour rien peut-être, durant les heures les plus pénibles. Mais il y a là une possibilité que je ne veux pas négliger. Pour le cas où nous serions entraînés trop loin, les porteurs, sous la conduite du garde, suivront à un ou deux kilomètres de distance.

Les pachydermes sont allés boire. Ils nous mènent à un autre marigot qui barre la plaine, peu boisée ici. Ils ont d'abord fait mine de revenir ; finalement ils l'ont franchi, pour avoir la joie de patauger dans la vase fraîche. Nous faisons comme eux, sans partager leur satisfaction.

Nous traversons ensuite, durant près de deux heures, une contrée assez broussailleuse. Piste banale et monotone ; ils se ne sont pas arrêtés ; la fraîcheur des empreintes suit une progression presque insensible. Le temps me paraît long. Je suis blessé au pied depuis quelques jours, et je crains, demain, de me trouver tout à fait gêné.

Ils se sont enfin couchés. Sous un arbuste, la terre est piétinée, remuée, il y a des feuilles écrasées, de petites branches ; et, sans autre transition, nous passons à des traces du matin. Il y en a un très grand et un moyen.

Ils continuent à marcher droit devant eux. Puis, quelques détours, bientôt plus nombreux. Il apparaît maintenant qu'ils ont cherché, au point même où nous sommes, le lieu de leur sieste quotidienne. Il y a tout autour de nous de larges buissons séparés les uns des autres par des intervalles de trois ou quatre mètres. S'ils n'étaient pas si épais, ce serait très bien.

En voici un, plus touffu encore que les autres. Il a dû les tenter. Nous en approchons tout doucement. Quand nous n'en sommes plus qu'à dix mètres, le souffle habituel, un court piétinement, d'autres souffles, puis le bruit, vite décroissant, de deux lourds galops. Nous avons été sentis. Les deux hommes que j'ai emmenés comme guides afin de

retrouver ensuite plus vite notre chemin n'ont rien vu. Moi non plus. Paki a aperçu, une seconde, une croupe.

Nous nous arrêtons un instant. J'éprouve le besoin de me reposer un peu. J'en profite pour essayer une tactique que Paki n'emploie jamais et qui pourtant me paraît susceptible de donner des résultats. Les animaux sont alertés. Ils vont surveiller leurs derrières. Si nous continuons à les suivre, nous les trouverons constamment en éveil. Laissons-les, au contraire, reprendre confiance. Ils ont perçu une présence insolite. Mais nous n'avons ni tiré, ni parlé, ni couru. Sans doute se rassureront-ils assez vite, à condition que nous leur laissions le temps nécessaire. Alors, nous les surprendrons.

Je prolonge notre halte une dizaine de minutes. Puis j'envoie les guides, qui font moins de bruit que moi, à la découverte. Je leur donne pour consigne de repérer l'endroit où les bêtes ont dû s'arrêter ; l'un d'eux reviendra aussitôt me prévenir. L'autre restera pour surveiller, autant que possible, leurs mouvements ; s'il ne peut à la fois les voir et se tenir à distance, il se tiendra à distance sans chercher à les voir. Si elles se déplacent alors, il ne les suivra pas. Je me ménage ainsi la possibilité, en arrivant, d'un renseignement utile ; mais je fais passer avant tout le souci de ne plus les effrayer. Au cas où les rhinocéros auraient couru trop longtemps, les hommes reviendraient ; c'est que nous aurions affaire à des animaux particulièrement craintifs, en raison de chasses antérieures peut-être. Je prendrais alors une décision en m'inspirant des circonstances.

Mon procédé a réussi. Un quart d'heure plus tard, l'un des hommes est là. Les deux bêtes sont couchées à peu de distance. Je m'informe, à voix basse. Elles sont dans un buisson, mais on voit un peu. Les alentours du buisson, sans être dégagés, se prêtent à une approche silencieuse, et, éventuellement, aux manœuvres nécessaires. Au milieu de ces fourrés, je ne puis guère espérer mieux. En route.

Voici bientôt l'homme qui est resté en surveillance. Il faut désormais, au prix d'un échec, ne plus faire absolument aucun bruit : éviter les brindilles de bois sur le sol, les branches qu'on remuerait en passant, tenir celles-ci pendant qu'on passe pour les écarter un instant, les ramener doucement à leur place sans qu'elles viennent heurter leurs voisines, enjamber les unes, passer sous les autres et dans ce cas, lors-

qu'on a la tête baissée, éviter avec soin de cogner son casque, ou de le frotter, car le casque colonial est très sonore. Le tout sans accrocher le fusil qu'on tient, tout armé, à la main ; avec célérité, mais en évitant de s'essouffler, ce qui nuirait à la précision du coup.

Nous sommes arrivés sans encombre à l'endroit d'où l'on peut tirer. L'homme qui me précédait s'efface en se baissant. Paki le dépasse de deux pas, voit, s'efface à son tour en me montrant le point vers lequel je dois diriger mes regards. Le sort de la chasse est remis entre mes mains.

Je suis maintenant exactement à l'endroit où se trouvait Paki, les pieds sur les traces de ses pieds, où je sais que rien ne peut plus faire entendre de craquement sous mon poids. Dans l'intervalle de deux grosses touffes d'arbustes, distantes l'une de l'autre d'un mètre environ, à trente mètres à peine, une énorme tache d'un gris rougeâtre. L'atteindre d'une balle est un jeu. Mais toucher n'est rien. Il faut toucher efficacement. Or, je ne vois ni l'épaule, ni même la naissance du garrot, ni la hanche ; et je ne sais absolument pas si la tête est à droite ou à gauche. Je regarde Paki. Il ne sait pas non plus. D'après les habitudes du rhinocéros, elle devrait être placée dans le sens opposé à sa marche : il a dû se retourner en s'arrêtant. Mais nous avons coupé au plus court, je ne sais plus par quel côté il est arrivé. Je choisis une hypothèse, d'instinct, et je tire. Nouveaux souffles suivis de piétinements, nouveau galop, accompagné de ce bruit de soufflet de forge particulier à l'animal lorsqu'il court.

Cette fois, la tactique de tout à l'heure n'est plus indiquée. Nous avons révélé notre présence et nos intentions. De nouveaux éléments interviennent. Ce n'est plus sur le sentiment de la sécurité, mais sur l'effet de la blessure, qu'il faut compter. Il n'y a qu'à suivre, en faisant attention, naturellement.

J'ai cru toucher à droite. Il y a des rougeurs à gauche. Ma balle n'a pu ressortir. Je me suis donc trompé sur la position de la tête. Dès lors, je n'ai atteint ni le poumon, ni le cœur ; mon coup a dû porter en avant de la cuisse. Le caractère des taches, étalées uniformément sur les feuilles et sur les branches, confirme cette supposition. C'est, je le crains, une chasse manquée. Il est d'ailleurs trois heures maintenant. Les porteurs doivent être loin. Il y a de l'eau, je viens de voir deux petites mares. Il faut camper, en tout cas. Je m'arrête sous un arbre.

Soucieux, malgré tout, de ne négliger aucune chance, je dis aux deux guides de continuer un peu, pour savoir si la bête a couru longtemps. Les porteurs arrivent. Eux, tardent à revenir. Je commence à craindre un incident. J'espère bien qu'aucun d'eux ne se sera sottement fait prendre. Mais en voici un.

Il s'arrête avant d'arriver à moi. Sa longue sagaie posée horizontalement sur l'épaule, il s'entretient avec Paki ; puis ils viennent.

La chance semble se prononcer en notre faveur. On a trouvé le blessé. Il est assez loin d'ici, au milieu d'un buisson dont l'épaisseur le rend invisible. Il a entendu qu'on s'approchait. Il était couché. Il s'est levé, mais n'est pas sorti.

L'indigène, en revenant, a remarqué des empreintes de l'autre animal, qui paraît se diriger vers le premier.

Je me hâte de repartir. Plus de sang. Les buissons s'espacent beaucoup. Il y en a encore, ainsi que de grands arbres isolés, et des termitières, mais bien moins. On voit au loin.

Nous approchons. Soudain, d'un point tout différent de celui vers lequel le guide nous conduit, le souffle caractéristique, une fois de plus, se fait entendre. C'est à cent mètres, en arrière, un peu sur notre droite. Nos regards se portent précipitamment de ce côté : un gros rhinocéros — lequel est-ce ? — Ses oreilles et sa tête émergent seules des herbes. Presque aussitôt, il tourne le dos et s'enfuit.

Mon avis serait de continuer. Ce n'est pas celui de Paki : il croit plus sage d'abandonner la piste et de nous diriger vers le point où nous l'avons vu. Peut-être, en effet, sommes-nous en présence du blessé, qui aurait quitté son refuge. Paki a parfois une sorte d'instinct. Je le laisse faire .

Il était bien inspiré. Nous n'avons pas marché trois minutes que nous tombons sur notre animal. Il est, cette fois, à cinquante mètres de nous, immobile, la tête et l'arrière-main cachés, comme tout à l'heure, par deux buissons, mais je vois le garrot. Il tourne sur lui-même à ma balle, va s'arrêter un peu plus loin, en reçoit deux autres, chancelle, une encore, cherche à repartir, et une dernière, qui le jette à terre. C'est une femelle, avec de très belles cornes. Elle n'a que cinq blessures. Ce n'est pas la bête que nous cherchions.

A l'autre. Mais après tout ce bruit, nous allons trouver la place vide.

Ce n'est plus qu'à deux cents mètres. Un fourré noir, absolument impénétrable à la vue, de quarante mètres de diamètre, dans une plaine à grands arbres. C'est parfait. Les deux indigènes, la sagaie prête, commencent à le longer avec de grandes précautions, cherchant à voir. Je suis leur mouvement avec Paki, en décrivant un cercle un peu plus grand, car, en cas de surprise, je n'ai pas leur agilité. Ils vont à petits pas, très lentement. Du côté par où nous sommes arrivés, pas de traces de sortie. A gauche, non plus. Nous revenons sur nos pas pour ne pas traverser le vent. A droite, pas davantage.

Ils s'arrêtent, nous regardent. Le blessé est là.

Ils nous font signe qu'il est debout. Nous les rejoignons sans bruit. Je ne distingue rien, Paki non plus. Nous nous éloignons tous un peu pour échanger nos impressions. Paki est très net. L'animal, selon lui, se dispose à combattre. Il foncera dès qu'il sera fixé sur l'endroit où nous sommes. Les herbes, sans être hautes, peuvent nous gêner pour tirer. Il faut procéder en conséquence.

Nous nous plaçons provisoirement à côté d'une termitière qui, en cas de besoin, nous servira d'abri. Les deux pisteurs vont essayer de trouver un endroit d'où l'on puisse mieux voir. Peut-être aussi le rhinocéros, les entendant sans les sentir, se décidera-t-il à quitter son refuge, soit pour s'éloigner, soit pour se renseigner.

C'est ce qui se produit presque aussitôt. La bête sort.

Elle sort en hésitant, pas à pas, puis elle fait halte. Elle a l'instinct de notre présence. Mais elle n'est pas sûre. Les bruits qu'elle a perçus sont faibles. Ils venaient tantôt de nous, tantôt des deux hommes. Elle ne sent rien. Elle cherche.

Je la vois de profil, immobile. J'hésite un instant, les herbes la cachent en partie. Voici la tête. Je presse la détente. Elle s'effondre.

Elle est touchée sous l'oreille. Elle a 2 m. 05 du bout du nez à la naissance de la queue. C'est une femelle aussi. L'autre a 2 m. 75. J'avais cru, au début, tirer sur la plus grosse.

14 août. — On a fait sécher la viande pendant la nuit. Nous partons le matin. Le temps est couvert, nos guides font fausse route durant deux heures. Nous ne serons au bahr que demain.

saire, entre autres conditions, d'avoir un œil très agile et très exercé, c'est-à-dire un œil qui se déplace très vite et voit distinctement et sans retard en se déplaçant ; sans cela, on met trop de temps à trouver les indices nécessaires, on marche lentement, et on risque de ne pas rattraper le gibier, même s'il mange ou s'attarde en route, comme c'est presque toujours le cas. Le concours des indigènes est indiqué ici.

* * *

Les éléments qui précisent simplement la date d'un passage, ou tout au moins indiquent s'il est du jour, de la veille, ou plus ancien, sont très visibles. L'empreinte revêt vite une espèce de patine aussi significative aux yeux d'un chasseur que celle d'un objet d'art aux yeux d'un amateur d'antiquités. Sur l'impression générale qu'elle donne, impression parfois suffisante du reste, viennent se greffer au besoin les indices complémentaires dont la concordance détermine la certitude.

La question devient beaucoup plus délicate lorsqu'on veut, — et c'est indispensable — s'assurer des précisions d'un degré supérieur et fixer approximativement l'heure à laquelle remonte une empreinte reconnue récente.

A l'aspect général correspond, je l'ai dit, une première impression. Elle suffit parfois à un œil très expérimenté. Si cette impression est au contraire douteuse, l'examen des détails s'impose.

L'action du soleil sèche directement la surface du sol. Les couches qui viennent au-dessous bénéficient, au contraire, de l'interposition de celle-ci. Il y a donc en général une différence de sécheresse entre la première et les autres. Ainsi, au moment où l'empreinte est creusée, ses parties les plus profondes, atteignant les couches moins protégées, sont un peu plus humides que la surface du sol et par conséquent un peu plus foncées. A mesure que le temps passe, en revanche, cette différence de teinte a tendance à s'effacer. Voici un premier indice. Il faut noter pourtant que dans certaines régions où la surface est faite d'une couche de sable très mince, la terre, même sèche, peut être foncée sous cette couche ; et que par conséquent cette indication, comme la plupart de celles dont je ferai mention, du reste, n'est pas absolue. Un examen attentif, où le toucher contrôlera au besoin les impressions de l'œil, éli-

minera ici toute chance de confusion. Dans les périodes de grande sécheresse, il arrivera aussi que le pied n'ait pas atteint la première couche humide, et l'uniformité sera complète.

Cette uniformité se remarque encore pour les empreintes sur lesquelles il a plu. Si la pluie a été abondante, l'empreinte entière est en outre sensiblement atténuée. Si elle n'a été que faible, on en retrouve aisément la trace sous la forme d'un pointillé léger laissé sur le fond par les gouttes ; dans les deux cas, la valeur des teintes perd presque toute sa portée, mais on connaît du moins que l'animal est passé avant l'heure à laquelle a cessé la dernière pluie. La vénerie est une science d'observations minutieuses et de raisonnements simples.

L'empreinte comporte des arêtes vives. Mais peu à peu, des grains de sable isolés et de menus fragments de la terre qui forme la crête, glissent et roulent au fond, surtout si le vent souffle, et ces arêtes s'effritent progressivement. Ainsi, le degré d'acuité des arêtes, la présence sur le fond de l'empreinte de ces menus éléments constituent un second indice. Celle de fétus de paille, de feuilles, de brins bien détachés de l'empreinte et qui ne peuvent qu'avoir été déposés par le vent après la formation de celle-ci atteste qu'elle est antérieure au moment où le vent s'est apaisé.

Souvent des brins d'herbe se trouvent pliés ou cassés sur elle. Leur aspect joue un rôle important. Il faut toutefois distinguer entre les brins pliés qui restent néanmoins en communication avec la racine et continuent d'en recevoir la sève, et les brins séparés de celle-ci par une cassure nette, totale ou presque totale. Quand ces derniers présentent déjà vers la base une teinte jaunâtre, alors que la partie encore en terre est bien verte (1), c'est que la nuit entière a passé sur eux. L'herbe brisée avant le lever du soleil prend de la raideur après qu'elle a subi ses rayons plusieurs heures. L'herbe brisée après l'aurore n'est que fanée au bout du même temps. Mais comme beaucoup d'autres, les indices qui s'attachent à l'état des végétaux ne sont pas d'une signification absolue, à moins qu'une parfaite fraîcheur, par exemple, ne témoigne avec évidence d'un passage presque immédiat. La portée de ces constatations

(1) Il convient en effet de s'assurer que la teinte jaune n'est pas antérieure au passage. L'herbe jaunit aussi sur pied.

varie assez sensiblement selon l'ardeur du soleil, l'ombrage, l'humidité et la sécheresse. De même, les fleurs coupées se conservent plus ou moins longtemps dans les maisons selon qu'on a pris ou non le soin de les placer dans un vase plein d'eau. Il faut retenir que le plus souvent, l'ensemble et la concordance de témoignages fournis par divers éléments permettent seuls d'obtenir à la fois certitude et précision.

Lorsqu'un peu de terre appliquée par le poids de l'animal adhère encore aux brins d'herbe, c'est une autre source de renseignements, selon que cette terre est encore humide, ou sèche et bien adhérente encore, ou sèche et effritée déjà. Si, d'autre part, le lieu est sec, l'eau éloignée, et qu'il n'ait pas plu, sa présence suffit à situer le passage après le commencement de la rosée, qui seule, en effet, a pu fournir l'humidité nécessaire.

Voici donc une empreinte qui paraît du matin, et la chasse se trouve orientée.

Elle s'effectue sans l'aide de chiens. Certains indigènes possèdent des chiens entraînés, plutôt que dressés, à l'attaque de quelques espèces d'animaux (1) : phacochères, antilopes, très jeunes buffles même. On les conduit en laisse à quelque distance du gibier, on les détache après le leur avoir montré, ils s'élancent, et l'indigène court derrière eux pour frapper de sa sagaie la bête qu'ils immobilisent en la coiffant ou en la mordant au jarret. Un seul suffit pour les petites antilopes. On en emploie plusieurs dès que l'animal est susceptible de réagir. Ce procédé très rudimentaire est négligé par les Européens. Quant à la possibilité qu'il y aurait éventuellement à dresser des chiens du pays en vue d'une chasse telle que nous la comprenons en France, je ne la nie pas absolument, mais ce serait tout au moins long et difficile.

Tout en suivant la piste, on se gardera de négliger les indices complémentaires qui, de temps à autre, permettent de contrôler l'exactitude de la conclusion initiale, de s'assurer qu'on n'a pas pris le change et qu'après avoir commencé à suivre une piste du jour, on ne se trouve pas sur une autre peu différente, mais de la veille au soir.

D'abord, il y a la rosée, — car c'est normalement dans la matinée

(1) Je n'ai constaté le cas qu'une seule fois, aux environs du lac Iro, et j'ai lieu de croire que ce procédé est très peu répandu.



Pieds d'éléphant, de face
Le pied de derrière est le plus petit.



Crâne d'éléphant, de face



Crâne d'éléphant, de profil



Pied de rhinocéros



Pieds de buffle
Le pied de derrière est le plus petit



Pattes de lion



que la chasse commence. Si la bête dont on suit la piste est passée dans la nuit, les brins d'herbe couchés, visibles sur ses empreintes, doivent en être couverts. Si elle n'est passée que le matin, au contraire, elle a écrasé les gouttelettes déjà formées, qui ont disparu et séché. A défaut de brins d'herbe sur les empreintes, on regardera les points où des herbes plus hautes ont été écartées par son pied, sa jambe ou son corps : la même observation s'applique alors à la face de ces herbes qui regarde la piste.

Voici autre chose. Le fond de l'empreinte, cette fois, présente un trou de quelques millimètres de diamètre. A côté se trouve un petit tas de terre plus ou moins sèche. Nous allons être à nouveau renseignés. Ce trou, ce sont des fourmis qui l'ont fait ; cette terre, c'est de la terre prise sous la surface du sol — donc humide — qu'elles ont rejetée là. Mais le pied de la lourde bête que nous suivons aurait détruit ces travaux délicats. La vérité est qu'un trou analogue existait lorsqu'elle est passée ; qu'elle l'a bouché, son poids faisant effondrer les parois, et qu'il a été refait depuis lors par les fourmis diligentes. L'expérience montre qu'il faut environ une heure, parfois davantage, pour cela. Si la terre rejetée est fraîche encore, nous sommes donc fixés. Si elle a commencé à sécher d'une manière sensible, il faut ajouter à ce minimum le temps qu'elle indique approximativement.

C'est maintenant une petite termitière de 30 à 40 centimètres de haut, qui a été décapitée ; le sommet est là, par terre, tout près. Ce sont des choses qui ne se font pas toutes seules. Le pied de notre animal est l'auteur du dégât. Voit-on, dès lors, dans les alvéoles que la cassure a ouvertes, des termites affairés, courant en tous sens ? L'observation fixe le moment du choc à moins d'une heure, — ordinairement — et permet même, selon l'avancement de l'ouvrage, une plus grande approximation. Ne voit-on plus rien ? Ecornons, à notre tour, la termitière. Si elle est habitée, le passage est plus ancien. Le travail de réparation est terminé. Inhabitée en revanche, l'indication n'a plus cette valeur.

L'animal a satisfait ici un besoin naturel. Nous observons les fumées ou laissées (1) : éclat et état de la surface, température et degré d'humidité de l'intérieur. L'action de certains insectes peut aussi nous guider. Les crottins d'éléphants ou de rhinocéros, par exemple, complè-

(1) Le mot « laissées » s'emploie pour le sanglier, les félins, etc.

tement défaits et éparpillés, remontent au commencement de la nuit pour le moins. Un travail analogue, moins avancé, et la présence de petites chenilles rougeâtres entassées en troupes nombreuses, les datent de plusieurs heures déjà.

Puis la bête a cassé une branche. Voyons la cassure. Elle peut être humide de salive, — c'est ce qui séchera le plus vite ; humide de sève ; ou sèche. Les feuilles peuvent en être fraîches, fanées, chiffonnées, raidies, cassantes et recroquevillées. L'écorce de cet arbre est arrachée ou égratignée : la sève a dû suinter au moment du dégât et durant quelque temps encore. Celui-ci est déraciné : les éléphants sont coutumiers du fait. Examinons l'humidité de la terre qui reste attachée aux racines. Il y a là des traces de boue au-dessus du sol — des houzures — le long de ces herbes, sur le tronc de cet arbuste ; la bête que nous suivons s'est roulée dans la vase ; elle s'y est souillée ; elle est passée lorsque cette vase était assez liquide pour s'attacher. L'est-elle encore ?

La piste nous mène sur un terrain marécageux (1). L'eau qui imprègne le sol a immédiatement rempli les empreintes. Le passage n'est récent que si elle est trouble ; car elle a dû l'être au début ; et il faut un assez long temps pour que le repos puisse lui restituer sa clarté.

* * *

Nous avons cheminé ainsi une heure, deux heures, davantage, renseignés à tout moment. Le soleil est déjà haut sur l'horizon, et la chaleur incite au repos. La plupart des grands animaux, et notamment l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, le lion, s'arrêtent chaque jour pour sommeiller à l'ombre durant les heures chaudes. Les possibilités d'apercevoir le nôtre commencent à prendre corps. Le silence le plus complet s'impose. On est surpris de la facilité avec laquelle est perçue la voix humaine, même ce qu'on appelle la voix basse ; j'ai eu ainsi un certain nombre de déconvenues qui m'ont enseigné à ne parler que par gestes à partir d'un certain moment.

Jusqu'ici, du reste, nous avons pu échanger sans inconvénient, lorsque c'était nécessaire, nos observations et nos impressions ; la piste était presque rectiligne, ne s'infléchissant guère que devant les obstacles, pour passer par des chemins meilleurs ; les empreintes étaient

(1) Il est en revanche des terrains d'où l'eau sort immédiatement claire.

nettes, celle du pied de derrière — un peu plus petite chez la plupart des animaux, et d'une forme sensiblement différente chez l'éléphant — mordant régulièrement sur celle du pied de devant ; il marchait d'assurance. S'il avait couru, nous verrions les empreintes espacées l'une de l'autre, la partie antérieure enfoncée plus profondément que la partie postérieure — de petits fragments de terre chassés en arrière par l'effort. Ce serait, d'ailleurs, mauvais signe. L'allure normale de tous les animaux que je connais est le pas. Ils ne courent que par gaieté (et cela ne dure qu'un instant), pour chasser (et on voit les traces du gibier qu'ils poursuivent), ou lorsqu'ils sont effrayés par un relent, un bruit, un aspect. Chaque fois qu'on constate que la bête a couru, on doit se demander pourquoi ; c'est un indice important.

La phase finale commence donc. Il faut redoubler de précautions.

Vérifions tout d'abord si le vent, dont nous avons déjà pris, cela va sans dire, la direction tout à l'heure, n'a pas tourné ; autrement, nous nous efforcerions de faire le détour nécessaire pour n'être pas sentis : être senti, c'est le grand risque ; c'est bien plus par son odorat que par son ouïe ou que par sa vue, que le gibier est mis en éveil. Si le vent est fort, nous en déterminons la direction a priori ; s'il est léger, et que la terre soit sèche, une pincée de poussière que nous laisserons tomber nous renseignera ; s'il est imperceptible ou que la terre soit mouillée, une allumette, éteinte aussitôt qu'allumée, donnera une fumée indicatrice. On peut encore emporter un petit flacon de cendres. Il souffle contre nous. Nous sommes provisoirement tranquilles.

Un oiseau précieux au chasseur interviendra souvent ici, on l'a vu, pour nous donner une indication complémentaire ; c'est le compagnon assidu et vigilant du rhinocéros, de la girafe, du buffle, de l'éland de Derby et de l'hippotrague ; son caquettement léger révèle d'ordinaire leur très proche présence.

Mais voici que les broussailles deviennent plus épaisses. Les empreintes sont plus nettes encore que tout à l'heure, imprimées parfaitement d'aplomb, comme un cachet. Elles sont aussi plus rapprochées. Enfin, — et surtout — la piste va à droite et à gauche, fait des détours, revient sur elle-même sans raison apparente : précieuse moisson de renseignements :

1° Le lieu est favorable au repos.

2° L'animal a ralenti son allure.

3° Il cherche un endroit qui lui convienne pour se reposer (1).

C'est le moment pour l'Européen de prendre son fusil s'il ne l'a déjà, et de l'armer doucement, en étouffant le bruit de son mieux : il y a des chances pour que la bête soit aux environs. Marcher lentement, prêt à tirer ; regarder le sol pour éviter les herbes qui bruissent, les branches tombées et les feuilles sèches qui craquent ; les pisteurs se chargeront, eux, de découvrir l'animal, et, à ce moment, silencieusement, ils préviendront, puis s'effaceront.

* * *

On l'a vu. On a tiré. On croit l'avoir blessé. Il a pris sa course et a fui. Je ne parle pas du cas où il charge. C'est, quoiqu'il ne soit pas exceptionnel, le moins fréquent ; et là, il n'y a pas de théorie ; on avise ; le conseil ou l'exemple du chasseur auxiliaire, tant qu'il n'a pas lâché pied, ce qui malheureusement n'est pas rare, est d'ordinaire le guide le plus sûr. Une retraite précipitée — pour ne pas dire plus — s'imposera parfois ; même en ce cas, ne jamais oublier qu'on possède une arme efficace, ne pas cesser tout d'un coup d'être un combattant pour se transformer uniquement en fuyard, et chaque fois qu'on peut le faire, s'arrêter et tirer, quitte à repartir ensuite. La sécurité du chasseur est avant tout dans son fusil. C'est un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Un arbre à large base autour duquel on puisse tourner sera parfois d'un grand secours.

Si l'on est rejoint, il ne faut pas se dissimuler que la gravité de la situation est extrême. On assure qu'en raison de la forme et de la disposition de ses cornes, un buffle peut très difficilement frapper de leur pointe un homme couché à terre. C'est le seul animal pour lequel il m'ait été dit que cet expédient laissât quelque espoir. Encore ne l'ai-je pas expérimenté par moi-même.

Mais l'effet de la première balle est capital à cet égard. Un animal

(1) Les caractères de marche lente et indécise qui, dans l'hypothèse envisagée ici, conduisent à ces conclusions, peuvent aussi se présenter plus tôt, quand l'animal mange. Les mêmes précautions s'imposent alors.

atteint grièvement dans un organe vital cherchera presque toujours, d'abord, à fuir. *C'est une chose à retenir entre toutes.* Il est donc d'une extrême importance, non seulement pour le succès de la chasse, mais, avec certains animaux, pour le chasseur, de placer judicieusement celle-ci.

* * *

On est toujours tenté, au début surtout, de tirer trop vite. Il faut bien se pénétrer de cette idée qu'une balle mal placée n'a qu'un effet négatif, et qu'elle risque de compromettre irrémédiablement le résultat de la journée, au lieu que le plus souvent, l'abstention dans l'attente de conditions meilleures ne fera que le retarder, si même elle le retarde. La maîtrise des nerfs et la patience sont deux qualités strictement indispensables ici.

Quant aux régions à rechercher chez les grands animaux, le simple bon sens les indique. Ce sont les organes dont les lésions sont très promptement mortelles ; et les articulations et les os dont la fracture met obstacle à tout déplacement rapide.

Trois objectifs se révèlent entre tous comme répondant parfaitement à cette conception et ont, en outre, l'avantage d'être particulièrement accessibles en raison, soit de leur position, soit de leur volume. Ce sont :

A. — Le cœur, et accessoirement les poumons, tout proches.

B. — La liaison d'un membre postérieur avec le reste du squelette, et accessoirement la partie postérieure de la colonne vertébrale.

C. — Le cerveau.

On se fera expliquer sommairement, dès qu'on en aura l'occasion, l'anatomie du buffle, de l'éléphant, du rhinocéros et du lion. On précisera au besoin ces notions premières en restant présent, à moins d'une invincible répugnance, lorsque les indigènes déferont le gibier. On pourra utilement rechercher en même temps le trajet de telle ou telle balle dans les chairs.

De même que, dans un troupeau, il faut toujours viser un animal déterminé, et non « dans le tas », on s'attachera, chaque fois que possible, à viser un point extérieur caractéristique qu'on aura par avance

fixé dans sa mémoire, ou d'après ce point. Je vais donner les indications nécessaires pour repérer les objectifs susdits dans trois positions principales au moins : de profil, de dos, de face.

Quant aux positions intermédiaires, les points de repère ainsi déterminés resteront utilisables pourvu qu'on s'en écarte alors selon l'incidence du tir et la profondeur à laquelle se trouve l'organe qu'on cherchera à atteindre. Chacune d'elles, toutefois, ne comportera que ceux des objectifs qu'elle découvrira sous un angle tel, que les masses de chair et les éléments osseux interposés ne constituent pas pour eux une protection efficace. Pour le rhinocéros, le buffle et surtout l'éléphant, la latitude correspondant à cette dernière condition est très faible. Pour les félins, elle est au contraire très étendue. Voici trois exemples : j'ai retrouvé dans le cœur d'un éléphant, qu'elle avait fortement endommagé, mais sans le dépasser, après avoir traversé une côte, une balle de 8 millimètres du poids de 15 grammes tirée à 30 mètres sur l'animal placé exactement de profil. On voit qu'avec une incidence un peu accusée, j'aurais risqué de ne pas atteindre le cœur. J'ai retrouvé sous la peau du défaut de l'épaule droite d'un rhinocéros de taille moyenne une balle du même calibre, mais d'un type plus léger (12 gr. 75) tirée à peu près à la même distance sur un animal placé exactement de profil aussi ; elle l'avait atteint au défaut de l'épaule gauche et n'avait pas rencontré d'os. J'ai retrouvé dans le cœur d'un gros léopard une balle qui l'avait atteint dans la région de la hanche, alors qu'il me tournait presque le dos.

Sur un animal vu de profil. — C'est la position la plus favorable. Les trois objectifs sont offerts.

Objectif A. — Il a trois avantages : il est très efficace au point de vue de l'issue de la chasse, encore que la mort ne soit généralement pas immédiate. Il comporte, même pour un tireur moyen, de fortes probabilités de succès, parce que le cœur est assez gros, que près du cœur sont les poumons, au-dessus la colonne vertébrale, en avant l'épaule. Il est très efficace au point de vue de la sécurité du chasseur, parce qu'un animal ainsi touché, s'il ne tombe pas, songe aussitôt, comme je l'ai dit, à fuir et non à attaquer. On visera le défaut de l'épaule. C'est l'objectif que, pour ma part, je préfère à tout autre, chaque fois que je puis le voir.

Je désignerai ce coup par le chiffre 1. Retenir qu'il vaut mieux, en ce cas, tirer trop haut que trop bas.

Objectif B. — Il doit, dans la position de profil, être recherché de préférence en visant le point qu'on nomme en hippologie la pointe de la fesse (ne pas confondre avec la pointe de la hanche) ; elle est elle-même entourée d'éléments osseux importants ; la colonne vertébrale passe un peu plus haut. Un animal lourd, privé de l'usage d'un de ses membres postérieurs, est hors de combat. Je désignerai ce coup par le chiffre 2.

Objectif C. — Il doit être recherché dans cette position en visant la tempe ou l'orifice de l'oreille. La mort est foudroyante. Mais il faut beaucoup plus de précision que pour les objectifs précédents et si on ne touche pas le cerveau, l'effet est médiocre, parfois même presque nul. Nous le nommerons, sans que ces chiffres correspondent, bien entendu, à des préférences, coup n° 3.

Sur un animal vu de dos. — *Objectif B.* — Viser à droite ou à gauche de l'anus, à une distance qui varie selon les animaux, mais qu'un examen rapide suffit à déterminer pour quiconque possède déjà quelques notions théoriques et qu'en tout cas l'expérience enseigne très vite. Ce coup ménage un degré de probabilité suffisant. Il est normal de le tenter quand on voit bien le point à atteindre (coup n° 4).

Objectif C. — Il peut arriver que dans cette position l'animal lève assez la tête pour exposer la partie postérieure du crâne. Un bon tireur peut alors atteindre le cerveau (coup n° 5).

Sur un animal vu de face. — *Objectif A.* — Le poitrail est ici le chemin des organes vitaux du thorax. C'est un très bon objectif, quand l'attitude de l'animal permet de l'atteindre. Il faut viser entre l'épaule et l'encolure, très près de la base de cette dernière, ou, selon la taille de l'animal et la position qu'on occupe, sous l'encolure, toujours très près de sa base (coup n° 6).

Dans le premier cas, l'épaule ménage un résultat, encore assez efficace, à la balle qui subit un léger écart en dehors.

Objectif C. — L'idée du cerveau, dans cette position, se présente aussitôt à l'esprit. Pour l'atteindre, il faudrait viser le front. Mais c'est,

plus que de profil encore, un tir de précision. En outre, il est des espèces dont les particularités anatomiques viennent accroître la difficulté. Sous ces réserves, sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure, je note ce coup (n° 7).

En dehors de ces sept coups principaux, qu'on peut appeler coups élémentaires, il en est d'autres qui sont loin d'être sans valeur, mais que je ne conseille qu'à défaut des précédents, si les circonstances ne permettent pas l'abstention, ou qu'on soit sûr de son tir, ce qui est rare. Ils sont, en effet, plus difficiles et l'efficacité de plusieurs d'entre eux, même réussis, est moins absolue. Ils visent principalement les articulations ou les os des membres, la colonne vertébrale et certains vaisseaux. Il est bon de rappeler qu'une lésion de la colonne vertébrale entraîne une impotence plus ou moins étendue qui d'ordinaire livre l'animal à peu près sans défense. La fracture d'un de ses membres postérieurs provoque des effets variant entre la chute avec impossibilité de se relever, et un simple ralentissement de la marche, suivant le poids de l'animal et la hauteur de la lésion, l'effet de celle-ci étant d'autant plus décisif qu'elle est plus haute et l'animal plus lourd. La fracture d'un membre antérieur aura des effets analogues, mais moins accusés.

Enfin, il m'est arrivé de tuer un buffle d'une balle qui avait atteint le cou, nettement au-dessous de la colonne vertébrale pourtant.

* * *

Diverses particularités peuvent toutefois diminuer ou accroître, en présence des différentes espèces d'animaux, l'intérêt de telle ou telle des indications qui précèdent. Voici les coups que je préconise sur l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, le lion et la panthère, le gorille, et les remarques que me suggère leur emploi. Je n'ai d'ailleurs nullement la prétention de formuler des règles absolues, et puis simplement dire que celles que j'expose ont été vérifiées à l'occasion par mon expérience personnelle et confirmées par les dires des chasseurs avec qui je me suis entretenu.

ELÉPHANT. — *De profil* — Coup n° 1, en notant que le cœur est très haut et que son point de repère normal est situé sur la verticale qui

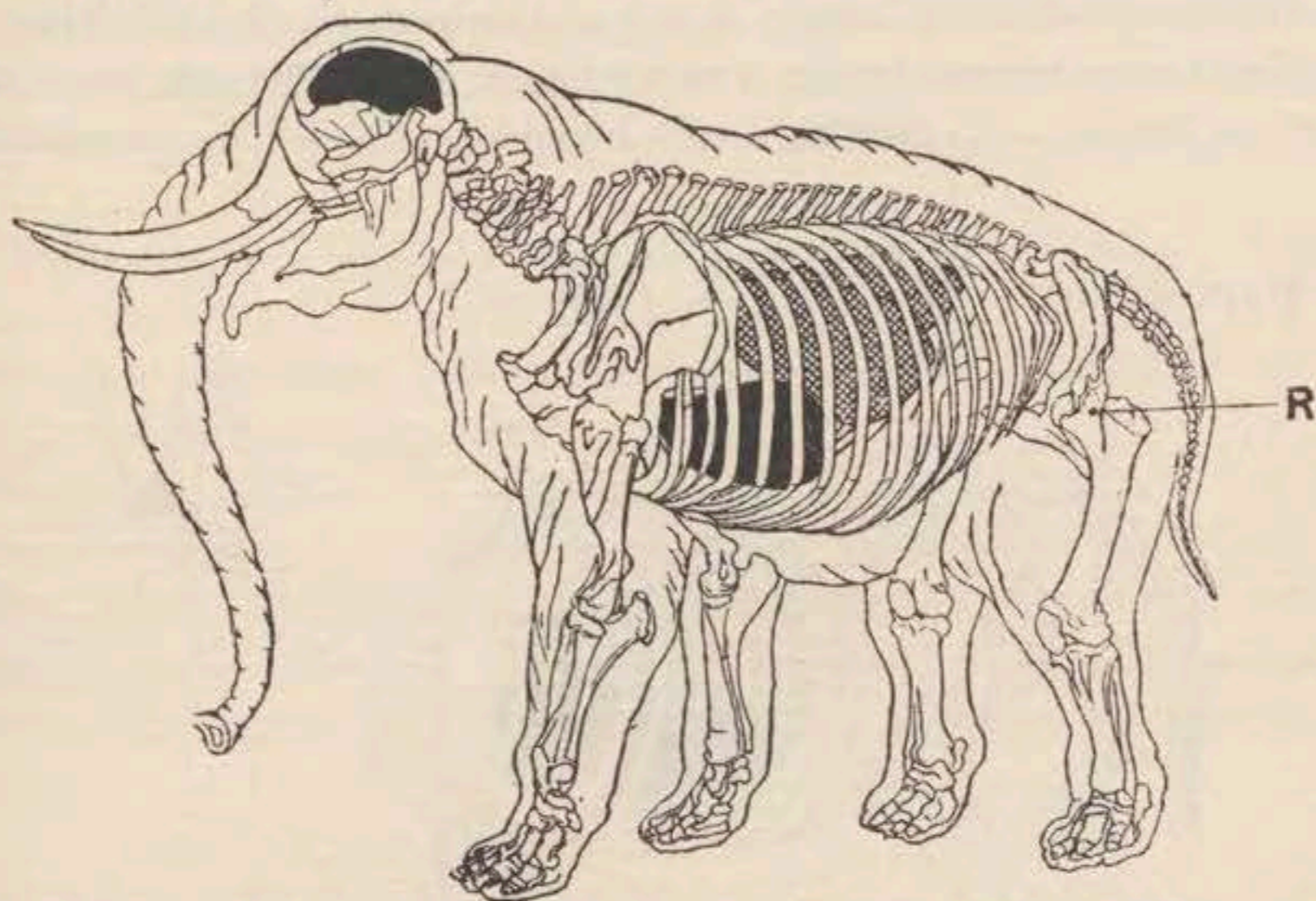
passé par la pointe du coude, une largeur de main environ au-dessous du bord inférieur de l'oreille.

Coup n° 2.

Coup n° 3, mais seulement dans la dépression située entre l'œil exclusivement et l'orifice de l'oreille inclusivement.

On tirera très légèrement au-dessous de la ligne imaginaire qui joint l'un à l'autre.

De dos. — Coup n° 4.



Régions correspondant au cœur, aux poumons, à la pointe de la fesse (R) et au cerveau.

Si on se rend bien compte de la position de l'os de la cuisse, on peut aussi, étant donné son diamètre, rechercher l'objectif B en visant cet os un peu plus bas, — de préférence juste au bas de la fesse.

La saillie osseuse située au-dessus de la naissance de la queue, à condition de l'atteindre exactement, est également à noter.

De face. — Coup n° 6.

A droite et à gauche du cou, la saillie de l'épaule, étant donnée la taille de l'animal, reste un objectif secondaire particulièrement acceptable avec une arme de gros calibre.

Coup n° 7, non loin de la ligne des yeux, juste au milieu — et pas ailleurs. Il faut en outre être bien de face.

On tirera naturellement un peu plus bas si l'animal a la tête levée au lieu de la tenir normalement.

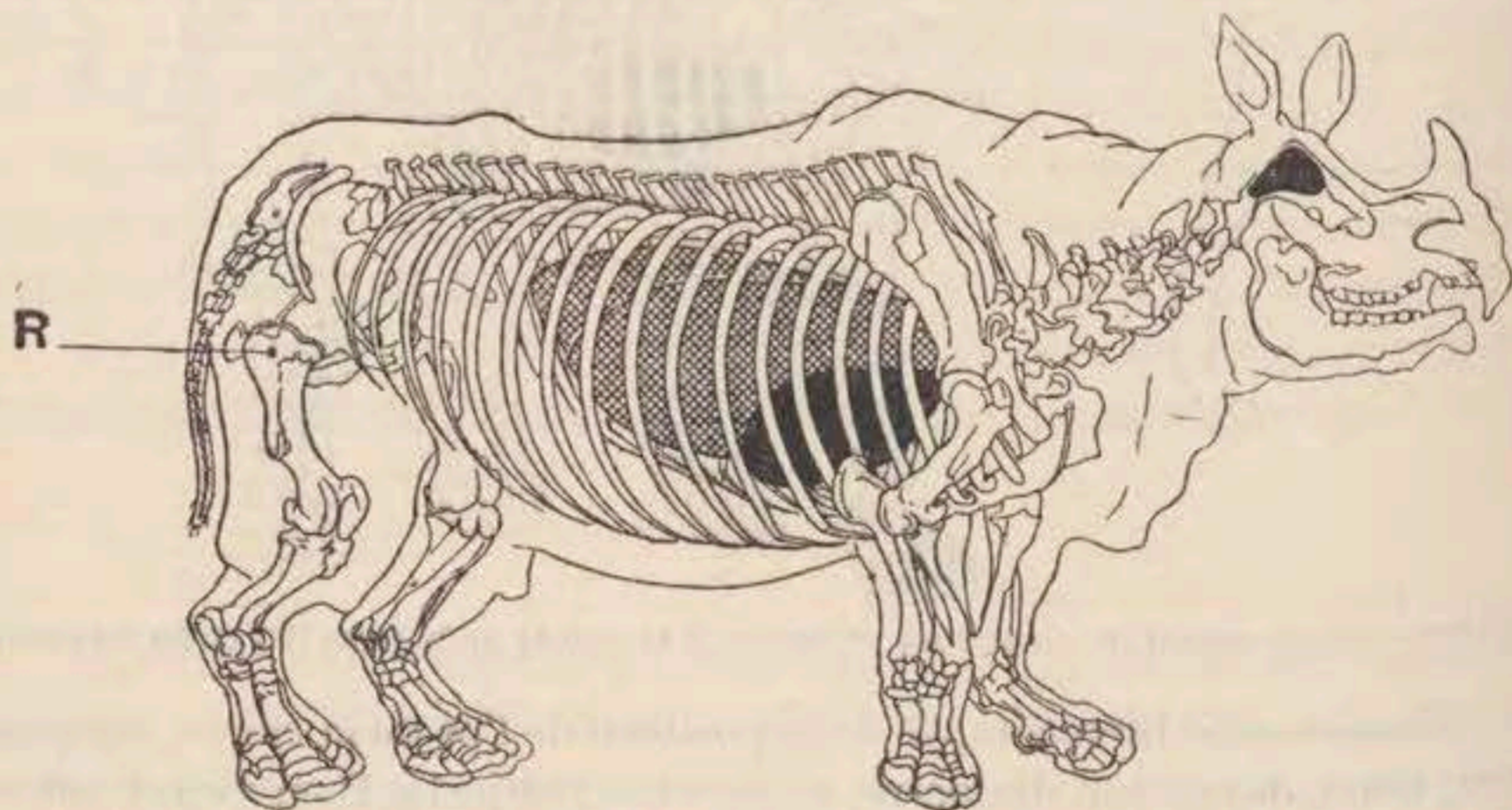
Si l'on est un peu à droite ou à gauche, une balle dans l'œil peut également, m'a-t-on dit, atteindre le cerveau. Mais je n'ai pas expérimenté ce coup.

Autres coups mentionnés plus haut : colonne vertébrale (relativement peu résistante) brisée : chute immédiate et définitive.

Membre postérieur brisé : chute, ordinairement (1) définitive.

Membre antérieur brisé : l'animal peut rester debout, en s'accrochant au besoin de la trompe à une branche, mais à peu près immobilisé.

RHINOCÉROS. — *De profil.* — Coup n° 1.



Régions correspondant au cœur, aux poumons, à la pointe de la fesse (R), au cerveau.

Coup n° 2.

Coup n° 3, dirigé vers le trou de l'oreille, à la base du cornet ou au-dessous de ce point et sur la même verticale.

(1) *Ordinairement* : en fait, je crois qu'on peut dire toujours. Mais j'ai tenu à me montrer extrêmement prudent dans l'évaluation des effets que j'attache aux divers coups ci-dessus, de manière à éviter toute surprise à ceux qui les mettraient en pratique.

De dos. — Coup n° 4, en visant un peu au-dessous du niveau de l'anus, vers le pli qui contourne la saillie de la région anale.

De face. — Coup n° 6, si le poitrail n'est pas masqué, et en mettant un genou en terre au besoin. Mais être prêt alors à se relever très vite.

J'ai retrouvé, aplatie dans l'os du crâne d'un rhinocéros, une balle de 8 millimètres, de 12 gr. 75, que j'avais tirée à 20 mètres, presque de face. Elle n'avait pas atteint le cerveau ; elle avait porté, il est vrai, légèrement à droite. Cette constatation, suivie d'une autre analogue, m'a déterminé à éliminer ici le coup n° 7. Il arrive toutefois qu'en raison de sa conformation, la tête, franchement baissée, montre la nuque. Alors, bien au milieu, elle est utilement vulnérable.

Autres coups : colonne vertébrale brisée, chute immédiate et définitive.

Membre postérieur brisé, chute ordinairement définitive, surtout s'il est brisé au-dessus du jarret.

Membre antérieur : si la fracture est assez éloignée de l'épaule pour que l'animal puisse reposer la partie intacte sur la cuisse du membre valide, il pourra continuer à marcher, mais péniblement, et s'arrêtera chaque fois qu'il aura quelque répit. Si la fracture est trop rapprochée de l'épaule pour lui permettre cette attitude, il tombera, en général.

BUFFLE. — *De profil.* — Coup n° 1.

Coup n° 2. Remarquer que la pointe de la fesse est très en arrière. On est tenté, au début, de tirer trop en avant.

Coup n° 3, selon ce que les cornes laisseront voir.

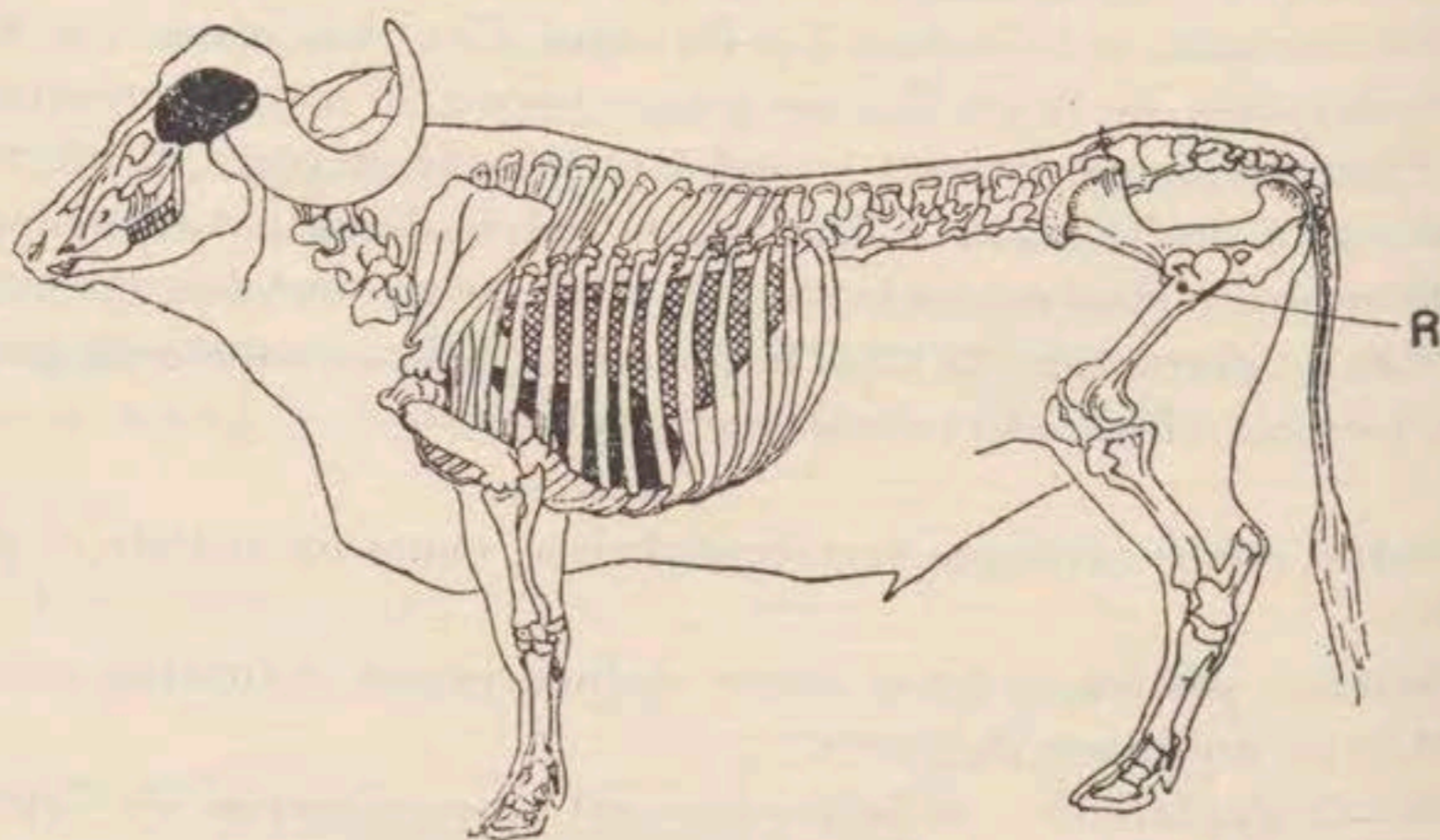
De dos. — Coup n° 4. Viser très légèrement plus bas que la naissance de la queue, vers le pli qui contourne la saillie de la région anale.

De face. — Coup n° 6.

La partie du front protégée par les cornes — très larges à leur base dans certaines espèces — ne m'a pas paru perforable, du moins par les projectiles dont j'ai parlé. Le coup n° 7 peut n'être pas impossible, juste entre les deux cornes, ou légèrement au-dessous, mais reste toujours difficile.

Autres coups : colonne vertébrale brisée, chute immédiate et définitive.

Membre postérieur brisé au-dessus du jarret, chute définitive.



Régions correspondant au cœur, aux poumons, à la pointe de la fesse (R) et au cerveau.

Au-dessous, le buffle peut se déplacer, pas très vite et pour peu de temps, mais est encore très redoutable.

Le membre antérieur brisé au-dessus du genou ne lui permettra d'aller ni loin ni vite ; au-dessous, il croisera la partie intacte sur la cuisse valide, et progressera difficilement, avec des repos fréquents, mais avec une certaine célérité, et restera capable de courir et très dangereux.

LION ET LÉOPARD (OU PANTHÈRE). — *De profil.* — Coup n° 1.

Coup n° 2.

Coup n° 3. Le crâne est perforable partout.

De dos. — Coup n° 4 ; mais on a peu de place.

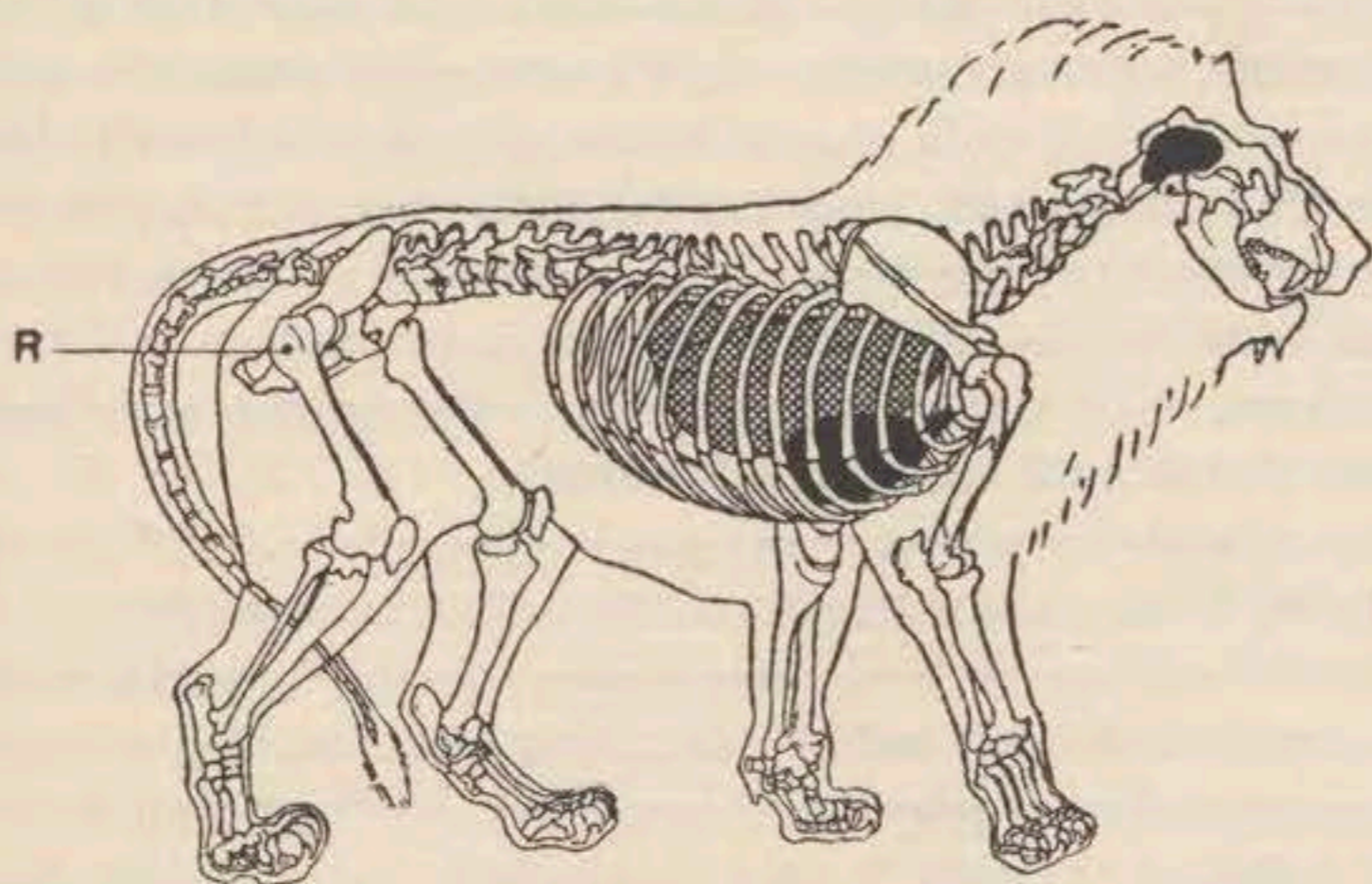
Coup n° 5, souvent aisé à cause de la petite taille de l'animal.

De face. — Coups nos 6 et 7.

Si la tête est baissée, une balle dans le crâne, dans la nuque bien au milieu, ou juste entre les deux épaules, est d'un effet radical.

Autres coups : colonne vertébrale : chute immédiate, mais il arrive que la bête puisse encore se traîner et attaquer, quoique difficilement et avec lenteur.

Membres brisés : membre postérieur, effet appréciable, mais per-



Régions correspondant au cœur, aux poumons, à la pointe de la fesse (R), au cerveau.

mettant encore à l'animal de se déplacer et d'agir. Membre antérieur, effet peu sensible, mais l'animal souffre en marchant, a plus de tendance à s'arrêter, et se fatigue plus vite.

Être particulièrement en garde contre la vitalité des félins.

GORILLE. — Je n'ai du gorille, on l'a vu, qu'une faible expérience. Elle m'a toutefois prouvé que la vitalité de l'animal n'avait rien d'exceptionnel, et comme son ossature n'expose nulle part de résistance notable à la balle, j'estime qu'il y a lieu de se comporter avec lui, au point de vue du choix des objectifs de tir, exactement comme on le ferait avec un être humain. Les chasseurs à qui j'ai eu l'occasion d'en parler m'ont confirmé dans cette opinion.

Les autres animaux ne nécessitent guère d'indications particulières. Le crâne de l'hippopotame m'a paru perforable partout, malgré son volume. La nuque et la tempe sont toutefois les points les plus favorables, en raison de sa conformation. Le crocodile doit être tué autant

que possible sur le coup. Autrement, il se glisse immédiatement dans l'eau. J'ai à peine besoin de dire que l'invulnérabilité de sa peau n'est qu'une légende. Beaucoup d'antilopes ont une rare vitalité.

Lorsqu'un animal charge, on tire sur ce qu'on voit de vulnérable. Mais, en ce cas, même si on voit mal, il faut tirer et retirer. Ne pas négliger, en visant, le fait qu'à chaque foulée de galop l'objectif s'élève ou s'abaisse. On s'en aperçoit, évidemment, mais on gagne un peu de temps si on y est préparé : et une fraction de seconde a alors son importance.

Dans tous les cas, en tirant, retenir sa respiration. Se méfier du coup de doigt, si on est un peu nerveux ; et si on tire avec précipitation, viser plutôt au-dessous qu'au dessus.

Qu'on n'espère pas avoir toujours le choix de l'endroit où on placera sa balle. L'animal sur lequel on tire est souvent masqué en grande partie par le feuillage ou les hautes herbes. Quand la partie visible est une des parties utilement vulnérables, c'est fort bien. Au cas contraire, il faut repérer celles-ci par déduction. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles le chasseur le plus scrupuleux reste exposé, dans certains cas, à abattre sans le vouloir une des femelles dont les règlements proscrivent la destruction.

* * *

Nous sommes arrivés ainsi à la dernière période de la chasse. C'est celle qui veut le plus de précautions. Tant qu'on n'avait pas tiré, le risque était minime, sauf avec le rhinocéros, qui charge parfois spontanément — ce n'est pas une règle, — lorsqu'il perçoit l'odeur de l'homme à peu de distance ; avec le lion, à qui il peut arriver de s'irriter quand il s'aperçoit qu'on le suit avec insistance et qu'on l'a déjà dérangé plusieurs fois ; et avec les éléphants très chassés. Mais rhinocéros, lion, panthère, buffle et éléphant, qui sont, avec le gorille (1), les animaux redou-

(1) Je ne connais pas par moi-même la manière dont le gorille réagit une fois attaqué. J'ai dit au cours de ce livre ce qui m'en avait été rapporté.

D'autre part, les cynocéphales et les cynhyènes en troupe passent pour susceptibles d'accepter le combat. J'ai peu chassé ces animaux et n'ai pas eu l'occasion de le constater.

Le phacochère et surtout le sanglier roux de l'Oubangui-Chari chargent par-

tables par excellence et dont l'observation m'a inspiré ces notes, se transforment volontiers de fugitifs en combattants dès qu'une blessure ralentit leur allure au point de leur donner le sentiment qu'ils ne peuvent plus se dérober par la fuite. Leur contre-offensive peut être aussi le fait de l'irritation que leur cause une atteinte légère et douloureuse, si cette irritation est assez forte pour dominer l'appréhension instinctive que l'homme leur inspire le plus souvent.

Il convient tout d'abord de se renseigner sur la nature et sur la gravité de la blessure qu'on a faite. L'animal qui fait demi-tour et part brusquement d'un galop fou avec un faux-pas plus ou moins accusé presque au départ, est d'ordinaire touché au cœur, encore que cette indication ne soit pas absolue. Il va alors tomber un peu plus loin. Remarquons à cette occasion qu'une balle au cœur laisse généralement aux grands animaux une survie de quelque durée : il est rare qu'elle les abatte sur le coup, sauf avec certaines armes de gros calibre.

La présence de sang sur la piste, la hauteur à laquelle on relève les rougeurs laissées sur les végétaux, le caractère des vestiges sanglants (flaques, gouttes isolées, pluie par place révélant le sang rejeté par les naseaux), les traces de chute, celles que laisse un membre alourdi qui traîne à chaque pas, renseignent sur le fait, sur la position, sur la nature de la blessure. L'animal grièvement atteint se sépare ordinairement des autres : c'est un indice très important. Les éléphants soutiennent et emmènent très fréquemment leurs blessés, mais à condition qu'ils puissent, dans ces conditions, suivre le train du troupeau. Il faut ensuite se préoccuper de son allure, des dispositions qu'elle révèle, de son avance plus ou moins grande, examiner tous les buissons avec le plus grand soin avant de s'en approcher, être, à tout moment, prêt à tirer, et compléter, chaque fois qu'on en a le loisir, l'approvisionnement de son arme.

Lorsqu'on trouve la bête arrêtée et sur pied, ne se déplacer qu'avec les plus grandes précautions, et tirer dès qu'on voit un endroit favorable ; c'est par excellence le moment des surprises. Si on la voit tom-

fois. Je les considère comme sensiblement moins combattifs que notre sanglier d'Europe. Ils exigent toutefois quelque attention.

Les grandes antilopes blessées, et surtout l'hippotrague, ne doivent être approchées qu'avec prudence.

bée, la même circonspection s'impose ; elle peut se relever à l'improviste et retrouver un instant toute sa vigueur. Ce fut le cas pour Hubert Latham, le célèbre aviateur, tué par un buffle.

L'apparence même de la mort ne doit pas inspirer trop de confiance, et sa réalité doit être vérifiée soigneusement, par des moyens dont on trouvera l'exemple dans les récits qui précèdent, avant qu'on n'abandonne toute considération de prudence.

* * *

Les chasseurs indigènes savent extraire les pointes des éléphants et détacher les cornes des rhinocéros. Ils savent aussi ôter la peau des fauves. Veiller en ce cas :

1° A ce qu'il ne reste pas le moindre atome de chair, principalement au nez et autour des griffes.

2° A ce que la peau, préalablement passée au savon arsenical, sèche aussitôt à l'ombre et non au soleil, bien étirée à quelques centimètres au-dessus du sol à l'aide d'un certain nombre de courts piquets auxquels on en fixera les bords par des ficelles. Le séchage au soleil est bien plus simple, mais il lui ôte toute souplesse. Les indigènes le préconisent à tort. Cependant, si l'humidité était telle qu'on ne pût l'éviter sans risque de pourriture, mieux vaudrait encore y recourir, et tenter ensuite d'atténuer la raideur qui en résulte en passant la peau au sésame, ce à quoi certaines femmes arabes s'entendent fort bien.

Une fois parfaitement sèche, on la roule de tête à queue et on l'enveloppe de papier. Si on n'a pas de savon arsenical, on pourra recourir, faute de mieux, aux procédés indigènes (passage à la cendre ou au « garad »).

Je ne m'étends pas davantage sur la préparation des trophées de chasse : il y a des ouvrages fort bien faits, qui en traitent spécialement.

APPENDICE II

VOCABULAIRE

La liste qui suit n'est pas une nomenclature des animaux de l'Afrique Equatoriale française, mais un vocabulaire limité à ceux que j'ai cités dans ce livre. J'y ai fait figurer les termes employés dans le dialecte arabe usité au Tchad. Je suis moins sûr de l'exactitude des vocables sangos, bayas et autres, que j'ai mentionnés également ; je ne les employais pas moi-même et les tiens d'interprètes dont je me suis efforcé de contrôler les réponses, sans avoir pu néanmoins exclure tout risque d'erreurs.

Voir aussi avertissement, page III.

NOM VULGAIRE ET NOM SCIENTIFIQUE	PRONONCIATION DU TERME USITÉ EN						
	ARABE DU TCHAD	SANGO	BAYA	KABA ET M'BAI	BANDA	MANDJIA	ZANDE
ANE SAUVAGE <i>Equus asinus afri-</i> <i>canus</i> (Fitz).	Houmar (em- ployé aussi pour l'âne domestique)						
AUTRUCHE <i>Struthio camelus</i> .	Na'âm.						
BICHE ROBERT . . . <i>Gazella Dama</i> , var. <i>Permista</i> .	Ariel.						
BUBALE <i>Bubalus</i> ou <i>Alcela-</i> <i>phus</i> (Lelwel), var. <i>Niedecki</i> .	Tétel.	Kanga (signifie aussi pinta- de).	Botono.	Kay.	Kanga.		
GRAND BUFFLE . . . <i>Bos</i> (ou <i>Bubalus</i>), <i>Caffer Æquinoxia-</i> <i>lis</i> .	Djiamous.	Mba.	Ndara ou Yele.	Dogou.	Gougoua.	Yele.	Bê.
PETIT BUFFLE, dit aussi BUFFLE ROUX et BŒUF SAUVAGE. <i>Bos</i> (ou <i>Bubalus</i>) <i>Pumilis</i> , var. <i>Bra-</i> <i>chyceros</i> .	Djiamous						

NOM VULGAIRE ET NOM SCIENTIFIQUE	PRONONCIATION DU TERME USITÉ EN						
	ARABE DU TCHAD	SANGO	BAYA	KABA ET M'BAI	BANDA	MANDJIA	ZANDE
CHIMPANZÉ <i>Pan satyrus</i> (L.).			Bapela.				
CIVETTE <i>Viverra civetta</i> (Schreb).	Zabad.						
COB <i>Cobus Cob</i> , var. <i>Pousarguesi</i> ou <i>Cobus annulipes</i> ,	Hamrâye.				Taba.		Tagba.
CROCODILE <i>Crocodylus</i> .	Toumsa.	Goude.	Fele.	Mar.	Oemoe.	Fele.	
CYNHYÈNE, dit aussi CHIEN DE BROUSSE <i>Lycan pictus</i> (Temm.). <i>Charicus</i> (Th. et W.).	Kelb gech. Semoua.			Zagoum.	Tchandjio.		
CYNOCÉPHALE <i>Papio Nigeriæ</i>	Tigil (g dur).			Made.			Ouakou.
DAMALISQUE <i>Damaliscus Korri-</i> <i>gum</i> (Ogilby).	Tétel azreq.						
DUIKER OU BICHE- COCHON <i>Cephalophus Corona-</i> <i>tus</i> (Gray).	Am tegui- dim.						
ELAND DE DERBY . <i>Oreas</i> (ou <i>Taurotra-</i> <i>gus</i>) <i>Derbianus</i> (Gray).	Bouga.	Bosobo.	Binte.	Doudou.	Bosobo.	Bosobo	
ELÉPHANT..... <i>Elephas africanus</i> var. <i>Rotschildi</i> et <i>Elephas africanus</i> <i>cyclotis</i> Matschie?	Fil.	Douri ou Doli.	Fero.	Kedi.	Mbala, Koudou. Mbakiri.	Fero.	Mbala.
FOURMILIER <i>Orycteropus afer lep-</i> <i>todon</i> .	Abou ndelaf.						
GERBOISE <i>Dipus (Ægyptius)</i> ..							

NOM VULGAIRE ET NOM SCIENTIFIQUE	PRONONCIATION DU TERME USITÉ EN						
	ARABE DU TCHAD	SANGO	BAYA	KABA ET M'BAI	BANDA	MANDJIA	ZANDE
GIBIER (en général).	Lahm.	Niama (signifie aussi animal).	Sade.		Gia.	Sade.	
GIRAFE <i>Giraffa camelopardalis</i> , var. <i>Peralta</i> (Th.).	Zerâf.			Kolo.	Kolo.		
GORILLE			Ngile.				
GUÉPARD <i>Cynailurus guttatus</i> (Hermann).	Guetté nimu- riyé.						
GUIB <i>Tragelaphus Scriptus</i> (Pall.), var. <i>typicus</i> .	Rhazâl Fella- ta.						
HIPPOPOTAME..... <i>Hippopotamus Amphibius Sénégalensis</i> .	Grindi.	Mbiba.	Goubou.	Haba.	Kono.	Goubou.	Doupo.
HIPPOTRAGUE OU ANTILOPE CHEVAL. <i>Hippotragus Equinus</i> , var. <i>Charicus</i> (I. Geoff.).	Abouhourf.	Zaranga.	Nase.	Nasou.	Gao.	Kaga.	
HYÈNE RAYÉE <i>Hyena striata</i> (Zimm)..	Marfaïn.						
HYÈNE TACHETÉE . <i>Hyena crocuta noltei</i> (Mtsch)..	Marfaïn.		Bongo.	Bongo. Ligam.		Bongo.	
GRAND KOUDOU... <i>Strepciceros Capensis</i> (Sm.) ou <i>Str. Kudu</i> .	Niélette.						
LÉOPARD (OU PAN- THÈRE). <i>Felis pardus leopardus</i> .	Nim'r.	Ge ou Ze.	Gô.	Kenam- kor. Ka- ge.	Mourou.	Go.	Mama.
LION <i>Felis leo Kamptzi</i> (Mtsch.).	Bach. Doud.	Kazaba.	Dila.	Tibonda.	Bamara.	Bogbo.	Bongou.

NGM VULGAIRE ET NOM SCIENTIFIQUE	PRONONCIATION DU TERME USITÉ EN						
	ARABE DU TCHAD	SANGO	BAYA	KABA ET M'BAI	BANDA	MANDJIA	ZANDE
MOUFLON <i>Ovis (Ammotragus)</i> <i>tragelaphus</i> (Desm.) ou <i>Ovis Lervia</i> .	Aroui.						
OUTARDE <i>Neotis Denhami</i> (Child.).	Oubara.						
PANGOLIN <i>Manis Tricuspis</i> (Rafin).	Am griffé.						
PHACOCÈRE <i>Phacocheirus Afri-</i> <i>canus</i> (Gm.).	Hallouf (em- ployé aussi pour le porc domestique)	Bigé.	Mbala.	Bourou.	Voum- bous.	Mbala.	Mokou- rou.
PORC-ÉPIC <i>Hystrix cristatus</i> <i>Africae australis</i> (Peters).	Abou tchok.						
PYTHON.....				Mom.			
RHINOCÉROS BLANC <i>Rhinoceros (Dicer-</i> <i>os) Simus B. (1)</i>							
RHINOCÉROS NOIR . <i>Rhinoceros (Dicer-</i> <i>os) bicornis</i> (L.).	Abougrin.			Ben.	Masara- ba.		
SANGLIER OU CO- CHON SAUVAGE <i>Potamocheirus por-</i> <i>cus</i> (L.).	Hallouf.	Bigé.	Mbala.	Bourou.	Voum- bou.	Nguya.	Zoukou- be.
SANGLIER OU CO- CHON SAUVAGE. <i>Hylochærus Mei-</i> <i>nertzaghèni?</i>	Hallouf.	Bigé.	Mbala.	Bourou.	Voum- bou.	Nguya.	Zoukou- be.
SERPENT (en géné- ral).	Debib, Dâbi.	Mbo.	Go.	Li.		Goko.	
SINGE	Tigil, Abalaï, etc.	Bakouya	Dawa.	Beti, Made.	Bakouya.	Dafa.	Goron- goro.
WATERBUCK <i>Cobus Defassa</i> , var. <i>unctuosus</i> (Laur.).	Katanbou- rou.						

(1) Je n'ai pas rencontré de rhinocéros blanc en Afrique Equatoriale française et n'en puis ni affirmer ni nier l'existence actuelle dans cette contrée. Cet animal a le mufler carré, le nez émoussé ; il est de plus grande taille, et beaucoup moins combattif que le rhinocéros noir, avec lequel il présente d'ailleurs des différences anatomiques bien caractérisées.